

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

SOMMAIRE

	Pages.
*** Morceaux choisis d'auteurs français pour 1941	315
E. MINOST Valeurs morales et réalités humaines	337
EDMOND JALOUX... L'évolution littéraire de 1900 à 1940	347
PIERRE JOUGUET... Révolution dans la défaite (<i>suite</i>)	367
GASTON WIET Positions.....	384
GEORGES MOREZ... Paris pendant l'occupation	412



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ŒUVRES PARUES À L'ÉTRANGER

DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE.

- ALEXANDRE WERTH. — Les derniers jours de Paris.
MARITAIN. — La Pensée de Saint-Paul.
SECRETAIN. — Péguy, Soldat de la Liberté.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
PELADEAU. — On disait en France.
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
PIERRE JOUGUET. — L'Athène de Périclès et les destinées de la Grèce.
LEOLIT. — La Croix païenne.
GEORGES DUMANI. — Vues sur la guerre.
DESMARCHAIS. — La France immortelle.
ÉMILE LUDWIG. — Les Germains, histoire d'une nation.
MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
SFORZA. — Les Italiens tels qu'ils sont.
H. MARCHAL et R. VADET. — Nouvelles et récits de divers conteurs français.
CAPITAINE LAPIE. — La Légion Étrangère à Narwick.
RAISSA MARITAIN. — Les grandes amitiés
ANDRÉ MAUROIS. — Études Littéraires.
M^{me} HUBERT ROBERT. — La Louisiane Française.
Rév. Père DUCATILLON. — La guerre, cette Révolution...
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours — Souvenirs, Tome II.
MARITAIN. — Profession de foi.
M^{me} COLLET. — Le chemin de la Délivrance.
GÉRARD DE CATALOGNE. — Tragédie dans le Monde.
— Hommes et Doctrines du xx^e siècle.
JULES ROMAINS. — Les Hommes de Bonne Volonté. — Tome 19.
Cette grande lueur à l'Est.
— Les Hommes de Bonne Volonté — Tome 20. Le Monde est ton aventure.
GASTON WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte.

Ces volumes sont en vente ou en souscription à la

LIBRAIRIE HACHETTE

(AU PAPYRUS)

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

40, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby)

R. C. 96



SOUPLESSE * SOLIDITÉ

MAXIMUM D'ABSORPTION * NUANCES DÉCORATIVES

font de la Serviette

CANNON

un article exceptionnel dont l'usage est un véritable plaisir

AGENTS EXCLUSIFS POUR L'ÉGYPTE :

S.
&
S.

SEDNAOUI & CO.
LTD.

R.C. 377 Caire

BRITISH WAR FUND FOR WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous
défendent ont *DROIT* à un peu de
bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous
de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

MORCEAUX CHOISIS D'AUTEURS FRANÇAIS POUR 1941.

MALHERBE.

AU MARÉCHAL ALLANT EN LIMOUSIN.

Au printemps de 1941, M. le Maréchal Pétain a fait un beau voyage à Limoges.

(*Les Gazettes.*)

Toi qui pris le pouvoir quand pleuvaient sur nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes,
Philippe, illustre chef, soldat au poil blanchi,
Tu t'en vas au milieu de ton peuple en liesse,
Et tu risques les pas de ta verte vieillesse
Loin des bords fortunés de l'heureuse Vichy.

Grâce aux bienfaits nombreux d'un sceptre débonnaire,
Le peuple, disais-tu, ne craindrait plus la guerre
Et, sinon pour danser, n'aurait plus les tambours ;
On ne reverrait plus les fâcheuses années ;
Loin de trancher le fil des tendres destinées.
Le fer mieux employé creuserait les labours.

Les Français, toujours prompts aux discordes publiques,
Pourraient couler en paix des heures idylliques,
Arrachés par tes soins aux funestes bergers ;
Le Travail honoré, la Famille bénie
Seraient sujets d'orgueil pour la France assainie,
Libérée à jamais du joug des étrangers.

Mais quoi ! De quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Laisant des amiraux gouverner les provinces,
Se conduire en tous lieux comme de petits princes,
Philippe n'a rien fait car il ne pouvait rien.

Le Germain abhorré remplit toujours nos villes,
Alimente en secret nos discordes civiles
Et déchire un pays qu'il tente d'affamer,
Tandis qu'en tous nos ports du rivage atlantique,
Les détestables fruits de cette politique
Font chaque nuit le feu s'abattre sur la mer.

Souverain d'un État où triomphe la brigade,
Philippe, chef bavard, de promesses prodigue,
Allant au Limousin, reviens sans t'arrêter ;
Souviens-toi que naguère on jetait à Limoges
Les chefs qui méritaient critiques plus qu'éloges,
Et crains que les Français ne t'y fassent rester.

RACINE.

Nous donnons ci-dessous un extrait de la dernière tragédie de Racine, Staline. L'auteur écrit dans sa préface : « Quelques lecteurs pourront s'étonner que j'aie osé mettre sur la scène une histoire si récente. Je l'ai fait déjà, avec quelque succès, dans mon Bajazet. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps, car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui et ce qui en est à mille lieues... Nous avons si peu de commerce avec les gens qui vivent dans le Kremlin, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre. »

ACTE PREMIER. — SCÈNE PREMIÈRE

STALINE, RIBBENTROP.

RIBBENTROP.

Oui, seigneur, c'est au nom de notre illustre Hitler
 Qui plia sous sa loi plus d'un peuple trop fier,
 Que j'ai de votre Honneur demandé l'audience
 Afin de présenter mes lettres de créance.
 Nous savons à Berlin estimer la grandeur
 Et mon chef vénéré vous porte dans son cœur.

STALINE.

Je rends grâces au Ciel qui, de l'austère Prusse,
 Vous a conduit, Seigneur, au sein du peuple russe.
 On ne pouvait rêver plus noble ambassadeur
 Et Moscou, par ma voix, vous en dit son bonheur.
 Nos grandes nations sont faites pour s'entendre.

RIBBENTROP.

Sans fard, cette amitié de vous seul va dépendre.
 Il vous appartiendra de nous la témoigner
 Par les signes certains que vous saurez donner.
 Nos deux peuples unis sont maîtres de l'Europe
 Et sur deux plans pareils leur travail développe
 Un progrès continu pour le bonheur humain.

STALINE.

Mais que dit de cela votre allié romain ?

RIBBENTROP.

Il nous importe peu de savoir ce qu'il pense ;
 Pour rester notre ami, c'est lui qui se dépense ;
 Et, voyant au combat ses valeureux guerriers,
 Nous l'abandonnerons à son sort volontiers.
 Nous voulons en dépit de l'ire mussoline
 Unir le grand Hitler au génial Staline.
 Mais nous avons, Seigneur, des besoins fort pressants,
 Rendus impérieux par les combats récents,
 Que votre peuple est seul à pouvoir satisfaire.
 Unissons nos efforts contre un même adversaire.
 Vous avez justement ce qui nous manque à nous
 Pour mettre en quelques mois l'Angleterre à genoux,
 Ce blé, de votre Ukraine innombrable richesse,
 Enviable pour nous que la famine oppresse,
 Ces métaux que l'Oural extrait en quantités,
 Ces chromes abondants, ces aciers réputés,
 Ce naphte précieux dont nos chars sont avides...

STALINE.

Et que recevrons-nous pour ces cadeaux splendides ?

RIBBENTROP.

Renonçant avec vous à toute agression,
 Nous vous portons le cœur de notre nation.
 Et l'amitié d'Hitler vaut plus que tout au monde !

STALINE.

Cette amitié pourtant qu'il leur jurait profonde
N'empêcha pas Hitler de jeter dans les fers
Tant de petits États, tant de peuples divers.

RIBBENTROP.

Vous êtes abusé par la presse étrangère
Dont vous savez, Seigneur, la prose mensongère.
L'or anglais et les juifs nous ont calomniés :
Après que nos soldats les auront châtiés,
A leurs impurs complots mettant fin par la guerre,
Nous offrirons au monde une amitié sincère.
Vain discours, au surplus ! Quand le Chef des Germains
Signe un pacte avec vous et vous ouvre ses mains,
Il n'est pas sans danger de retirer les vôtres,
Car votre nation pourrait comme tant d'autres,
Si nos besoins urgents n'étaient point satisfaits,
De notre force enfin éprouver les effets.

STALINE.

Le masque est donc tombé ! Cet homme téméraire
Dont les succès, du Ciel éveillant la colère,
Préparent à coup sûr le dernier châtement,
Lui qui, joignant l'astuce et le bombardement,
A noyé dix États dans le sang et les larmes,
Contre nous aujourd'hui prétend dresser ses armes !
Vous pouvez aller dire à votre maître Hitler
Qu'il se trompe s'il pense, avec sa guerre-éclair,
Soumettre à ses desseins le peuple communiste.
Nous saurons lui montrer à cet impur fasciste
Contre les travailleurs déchaînant son effort,
Que nous ne craignons pas l'Allemand ni la mort.
Et l'on dira plus tard, dans une paix profonde,
« Adolphe triomphant aurait dompté le monde ;
Mais Staline attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

(*Staline*, Acte I, Sc. 1.)

MONTESQUIEU.

UNE LETTRE PERSANE.

RICA À RHÉDI.

Nous sommes à Vichy depuis un mois et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est recommandé et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires.

C'est en vain qu'on accuse les Français de légèreté. Ils viennent de donner au monde une nouvelle preuve de leur sagesse traditionnelle. Leur patrie étant malade, ils en ont installé le Gouvernement dans la ville la plus célèbre pour ses cures, ses établissements de bain, ses médecins et ses cliniques. Ils auraient pu choisir pour capitale Toulouse, Lyon ou Marseille, villes aussi importantes qu'Ispahan et où abondent toutes les commodités. Mais le gouvernement y aurait été gêné par le grand nombre d'habitants et par mille surveillances importunes. Certaines maladies ne peuvent être traitées que dans le mystère : celles que la France a contractées du fait de l'armistice de juin sont de ce genre secret.

Admirable aptitude des Français à mettre en chaque place l'homme nécessaire ! S'agit-il de signer glorieusement un abandon, ils en confient le soin à un de leurs militaires spécialisé dans les capitulations honorables : celui qui céda la France aux Allemands est le même qui, jour pour jour, deux ans plus tôt, disposa d'Alexandrette et d'Antioche en faveur de nos voisins ottomans. Je ne te ferai pas son portrait : tu l'as dû voir à la première page des gazettes, maigre et la coiffure sur l'oreille, car c'est un homme qui ne se laisse pas oublier. Il accepte, afin de se mettre en vedette, les besognes les plus difficiles.

Je ne doute point que, si l'on ouvrait un concours pour une place de condamné à mort, à condition qu'elle fût pourvue de quelques dignités, il y serait candidat.

On taxe cette nation d'être changeante : c'est une bien grande erreur, car elle pousse le respect dû aux vieillards jusqu'à l'extravagance. Les jeunes Français sont fiers de penser, en considérant le Chef de leur État, que quatre-vingt-cinq années de leur histoire les contemplent. Ils se disent que le grand soldat leur apportera en 1988 la revanche de 1940, comme il leur a donné en 1918 celle du désastre de 1870 dans lequel il a trempé sa jeunesse. Même pour un militaire, ce serait une longévité admirable. Mais certaines gens, qui ne sont pas loin de tomber dans la plus bizarre superstition et sont en vérité d'étranges fanatiques, s'imaginent que ce noble vieillard, homme providentiel, est doué d'un pouvoir miraculeux.

Mais si je m'étendais sur cet illustre exemple, ma lettre ne t'arriverait pas, car une censure aussi paternellement sévère que celle de nos anciens Schahs règne aux frontières du royaume de Vichy.

(Extrait des *Nouvelles Lettres Persanes*.)

VOLTAIRE.

SUR L'ANGLETERRE DANS LA GUERRE.

Un Français qui arrive à Londres trouve les choses bien changées. Il a laissé un monde esclave, il le trouve libre. A Paris, les amiraux sont employés dans la police ; à Londres, ils commandent des escadres. Chez nous, on imagine que la nation doit obéir à un seul homme ; chez les Anglais, c'est le peuple qui vaque à ses affaires et la Chambre des Communes reste l'arbitre respecté de tous. A Paris, vous vous figurez que la liberté est un crime, parce que des généraux n'ont pas su prévoir le cours que prendrait la guerre. Mais en vérité, une honnête liberté élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper : s'il y avait eu une inquisition à Rome, nous n'aurions ni Horace ni Cicéron ; si Milton et Locke n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait ni poètes ni philosophes ; à Londres, on ne condamne pas le passé, mais on travaille courageusement à en réparer les erreurs. On y ose encore prendre le parti de l'humanité contre les fous sanguinaires qui désolent l'Europe.

M. Petain s'acharne à nous peindre méchants et malheureux ; il y aura toujours dans notre nation polie de ces fanatiques qui tiennent du Goth et du Vandale. Il impute à tous les Français ce qui n'appartient qu'à certains. Autour de lui, par flatterie, on enfle encore ses propos. Celui qui les discute s'expose à recevoir une lettre de cachet. Ainsi, pour plaire au maître, on est réduit à l'hypocrisie. A Londres, où il n'y a point de maître à contenter, il n'y a point de tartuffe.

Quand je regarde cette ville, je ne vois aucune raison d'entrer dans le désespoir. On prétend qu'elle est en ruines ; que ses habitants y vivent dans la terreur des bombes nocturnes ; que le commerce languissant est près

de périr. J'ai vu au contraire une cité opulente, malgré ses blessures, laborieuse et fort ordonnée. Les Juifs n'y sont pas plus nombreux qu'ailleurs, et je gagerais volontiers qu'elle renferme dans son sein moins de francs-maçons que Vichy.

On m'avait dit grand mal de la France Libre. Pour m'en instruire, j'allai trouver M. le Général de Gaulle. Je fus le chercher dans sa maison : c'était un logis petit et simple, plein de propreté sans ornement. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble et plus engageant que le sien. Il s'avança vers moi sans faire la moindre inclination du corps, mais il y avait plus de politesse sur son visage ouvert et humain qu'il n'y en a dans l'usage de dresser l'avant-bras en criant : *Heil!* ou *France!*

— Monsieur, lui dis-je, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre mouvement.

Il répondit à mes questions d'une façon très civile, dépourvue de la morgue habituelle chez les personnages de sa profession. Il me montra de nombreux documents sur la vie de nos soldats qui luttent sur terre, sur mer et dans les airs. Je doute fort que nos vieilles dames et nos petits-maîtres, adeptes héroïques de l'ordre nouveau, consentent à partager les dangers quotidiens auxquels ces braves gens s'exposent volontairement. Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à l'État, ou le jeune ministre bien pensant qui sait précisément à quelle heure le maréchal se lève et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre de M. Hitler, ou le citoyen qui refuse de désespérer de son pays et contribue effectivement à libérer le monde.

J'eus la bonne fortune, le lendemain de mon arrivée, d'assister en compagnie de quelques Français Libres, à une séance du Parlement. Je pus m'entretenir quasi familièrement avec M. Eden et Milord Beaverbrook. J'entendis les paroles graves et mesurées de M. Churchill qui me

parut plein de bon sens. J'aurais souhaité que tous nos Zoïles de Vichy l'écoutassent. Ils eussent compris que la majestueuse simplicité et la résolution du peuple britannique ne sont pas de vains mots.

Certains Français se piquent de tenir la balance égale entre les Anglais et les Allemands. Ceux-ci pourtant sont des conquérants parce qu'ils occupent toujours leur peuple dans des guerres étrangères de peur qu'il ne dévore ses maîtres. Le gouvernement d'Angleterre, au contraire, n'est point destiné pour une fin si funeste : son but n'est pas la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent : ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Il lutte aujourd'hui contre M. Hitler comme il le fit dans le passé contre Louis XIV dont l'ambition menaçait l'Europe.

Voilà ce que M. de Gaulle a fort bien compris et qui assure le succès de sa noble entreprise. Tandis que le moderne Tamerlan emmène ses légionnaires, habillés de drap vert à cent dix sous l'aune, périr pour des billevesées dans les neiges moscovites, les peuples libres préparent sagement à Londres un monde de tolérance où tous les hommes pourront vivre dans la fraternité.

(Extrait des *Lettres Philosophiques* : Lettre XXVI.)

LAMARTINE.

Le poète écrit, au sujet de l'harmonie suivante, dans le Cours familier de littérature : « Un soir, on m'apporta la Malédiction de M. de Vigny : ces vers que je lus en tremblant, ébranlèrent en moi je ne sais quelles fibres douloureuses ; car il est pénible pour le croyant de voir un génie tel que celui-là écrire un poème aussi désespéré. Je saisis un crayon et tout d'un trait, sans une rature, j'épanchai ma douleur en des vers qui me furent dictés par une voix céleste. »

BÉNÉDICTION.

à M. le Comte Alfred de Vigny.

I

Non, frère, il n'est pas vrai, comme le dit ta lyre,
Que l'homme fut maudit par le Sauveur divin
Ni qu'un sort fatidique attache à son délire
Un effort toujours vain !

Nous voyons qu'aujourd'hui la guerre nous opprime,
Sur le sol, sur les eaux et jusqu'au sein de l'air ;
Des peuples innocents doivent payer le crime
Du monstrueux Hitler.

Cette Europe, autrefois civilisée et fière,
Gémit dans la misère ou les oppressions,
Et de lourds dictateurs ont éteint la lumière
Sur quinze nations.

Ainsi, lorsque l'automne au vallon solitaire
Parsème le gazon de feuillage mourant,
On voit le ciel en deuil pleurer, comme une mère
Sur son fils expirant.

La Nature en silence obscure et désolée
 Au désespoir de l'homme unissant sa langueur,
 Tente de faire croire à notre âme troublée
 Qu'il n'est plus de bonheur !

Mais quelques mois après, les fleurs s'ouvrent encore
 Et le printemps renaît dans les prés embaumés ;
 Les oiseaux de retour reprennent à l'aurore
 Leurs chants accoutumés.

II

O Plans divins ! Sainte Sagesse !
 Le printemps succède à l'hiver,
 Le roseau courbé se redresse,
 Aujourd'hui vient après hier !
 L'arc-en-ciel, effaçant l'orage,
 Montre l'azur sous le nuage ;
 La Paix suivra la mort d'Hitler !

En vain, désirant la victoire,
 Nous voudrions presser le cours
 De cette guerre expiatoire
 Qui dure depuis tant de jours :
 Mais seul l'Éternel connaît l'heure
 Où, consolant l'homme qui pleure,
 Il lui prêtera son secours.

C'est ainsi qu'à la Providence,
 Le sage doit être soumis
 Et conserver sa confiance
 En pleins triomphes ennemis :
 Oui, quoi que le Poète écrive,
 Rien ici-bas ne nous arrive
 Tant que Dieu ne l'a pas permis !

III

Alfred, ce Dieu puissant, ce Dieu bon, ce Dieu juste
(Gloire à Lui sur Sa terre ainsi que dans Son ciel !)
Établira bientôt avec la paix auguste
 Un ordre essentiel.

Les peuples éclairés par la sanglante épreuve
Sauront punir l'orgueil des césars inhumains
Et tous, égaux entre eux, boiront au même fleuve
 En se serrant les mains.

Roosevelt et Churchill sur les mers écumantes
Ont, en se rencontrant, préparé l'avenir
Dont nous voyons déjà les prémices charmantes,
 Dieu veuille le bénir !

(Extrait des *Nouvelles Harmonies poétiques et religieuses*.)

GUSTAVE FLAUBERT.

UN CHAPITRE INÉDIT DE BOUVARD ET PÉCUCHET.

Ô France, bien que ce soit notre patrie, c'est un triste pays, avouons-le. Je me sens submergé par les flots de bêtise qui le couvrent par l'inondation de crétinisme sous lequel il disparaît...

(FLAUBERT, *Correspondance*,
t. VII, p. 153.)

C'était pendant l'été de 1940, dans le jardin, sous la tonnelle. Pécuchet, un petit banc sous les pieds, lisait les journaux de sa voix caverneuse, sans fatigue, ne s'arrêtant que pour plonger les doigts dans sa tabatière. Bouvard l'écoutait, la pipe à la bouche, les jambes ouvertes, le haut du pantalon déboutonné.

Après cette lecture, ils échangeaient leurs impressions ; ils s'essayaient, sans y parvenir, à prévoir les événements, et parfois cela se terminait par des disputes. Bouvard, esprit libéral, se serait accommodé de M. Chautemps. Pécuchet, bilieux et de tendances autoritaires, se déclarait hitlérien. Il rejetait tous les crimes de l'histoire sur les manœuvres des israélites et des sociétés secrètes. L'assassinat de Jésus-Christ n'était-il pas l'œuvre des juifs ? Le massacre de la Saint-Barthélémy portait la marque des francs-maçons. Quant à Gamelin, chacun le savait communiste...

La Révolution Nationale leur fit la surprise d'un monde nouveau. Le maréchal était celui qu'on attendait.

— Nous assistons, disait Bouvard, à l'enfantement d'une seconde Europe.

Un de leurs amis de Paris, un certain Barbaro, professeur de philosophie, leur envoya les livres et les brochures à la mode. Ils lurent d'abord Ferdonnet. Sans connaître les gens dont parlait celui-ci, ils trouvaient les portraits ressemblants et déploraient qu'un tel génie eût été si longtemps méconnu. Puis ils lurent Doriot, et Maurras, Fabre-Luce et Montigny.

— Le Chef a parlé, disait Pécuchet. Qu'on le suive ! L'homme fictif de 89 nous a sclérosés. D'ailleurs, la vie des abeilles prouve la nécessité de la Monarchie.

— Pourtant, les fourmilières semblent des Républiques, disait Bouvard.

Et ils se perdaient dans ces contradictions.

Ils étudièrent la question du suffrage universel. Suivant Pécuchet, les fraudes électorales venaient de la sottise du peuple. Bouvard pensait qu'elles étaient dues à l'ignorance des masses. Mais comment expliquer que ces mêmes foules stupides et illettrées aient compris l'immense bienfait de la Révolution Nationale ?

Maintenant que l'autorité venait d'en-haut, il n'y avait plus ces incessantes crises ministérielles. Quand le Maréchal le jugeait bon, il changeait son équipe, mais pas plus d'une fois par semaine, et cela prouvait, selon Pécuchet, la volonté coordonnatrice du Chef. Bouvard faisait remarquer que la réforme essentielle avait été d'appeler les ministres secrétaires d'État, ce qui les associait plus étroitement à la gestion du pays.

L'arrivée au pouvoir de l'amiral Darlan les enchantait. Qui, mieux qu'un amiral, pourrait administrer une grande nation ? La France était-elle autre chose qu'un cuirassé au mouillage ? Ils imaginaient alors de placer à la tête des municipalités de cent mille habitants des capitaines de frégate ; les villes moins importantes seraient confiées à des capitaines de corvette, tandis que les chefs-lieux de canton auraient pour maires des enseignes de vaisseau et les simples communes, un quartier-maître. Comme ils ne savaient pas bien exprimer leurs idées, ils

envoyèrent leur projet à Barbaro qui le mit en forme et le transmit à Vichy. L'amiral Darlan leur adresse une lettre de remerciements.

Ce premier succès les encourageait à poursuivre l'étude de l'ordre nouveau. Ils commencèrent par la réforme corporative. Ils lurent Proudhon, Sorel, Valois, Charles Maurras, La Tour du Pin, Firmin Bacconnier. Ils se perdaient dans les termes de l'économie dirigée et du contrôle des changes. Le rationnement alimentaire surtout leur paraissait une immense découverte destinée à protéger le consommateur contre le gaspillage et la gourmandise. Pour Pécuchet, la Corporation formait un triangle, dont le technicien était le sommet à égale distance des deux autres, ouvrier et employeur. Mais qu'est-ce qu'un technicien ? L'ouvrier ne l'est-il pas autant que l'ingénieur, et l'employeur ne peut-il, s'il travaille lui-même dans son entreprise, être considéré comme technicien et comme ouvrier en même temps ? Il était donc plus juste, disait Bouvard, de voir dans la Corporation un cercle dont le centre serait le Maréchal.

— Tout avec le Maréchal ! Rien sans le Maréchal !

Ils se sentaient revalorisés en tant que Français par la revision des naturalisations, mais les mesures de protection de la race, dont ils proclamaient la nécessité, les inquiétaient un peu. Pécuchet se demandait anxieusement s'il n'avait pas une arrière-grand'mère juive ; Bouvard se rappelait avec des remords que, dans une maison louche du quartier de la Bastille, il était un soir monté avec la négresse ; et tous deux se lamentaient à l'idée que leur sang pouvait charrier des globules impurs.

Quand ils étaient las d'étudier, ils prenaient leur uniforme de Compagnons de France ; les longues jambes poilues de Pécuchet s'enfonçaient dans de lourdes chaussures ; les genoux cagneux de Bouvard s'arrondissaient sous une culotte courte ; et tous deux, plus bardés de buffleteries qu'un chasseur de l'Arkansas, portaient un sac de montagne et un bâton ferré. Tout Chavignolles

était aux fenêtres la première fois qu'ils sortirent en ce costume. A l'auberge de la *Croix d'Or*, on commentait sans indulgence l'attirail des Parisiens ; et le docteur Vaucorbeil ne se gênait pas pour les traiter d'imbéciles.

C'était un homme dangereux, ce Vaucorbeil, un républicain, un athée.

— De tels individus déshonorent la France ! disait Pécuchet.

Bouvard pensait de même. Des gens pareils compromettaient l'œuvre du Maréchal. Leurs critiques négatives empoisonnaient les simples. On pourrait voir d'ailleurs à quels abîmes ces esprits forts avaient conduit la France.

— Peut-être devrions-nous faire un rapport au préfet ? dit un jour Bouvard.

Vers cette époque, heureusement, on créa la Légion. Bouvard avait été capitaine d'habillement à Toulouse ; Pécuchet, en septembre 1939, gardait héroïquement un pont du côté d'Aurillac ; et tous deux avaient fait don de leur personne à la patrie.

Ils adhèrent donc à la Légion avec enthousiasme. Le président pour Chavignolles était un notable du pays, M. de Noir du Bois Brun. Il avait, sous des cheveux déjà rares, un front étroit, des yeux myopes, des lunettes dorées et un teint rose de bébé colérique. Il bégayait en parlant ; il se croyait cultivé parce qu'il faisait relire des livres qu'il ne lisait pas et son activité brouillonne se dépensait au service de la Révolution Nationale. Il s'entendait fort bien avec Bouvard et Pécuchet, ses voisins, desquels il aimait à prendre conseil. Et chaque semaine, ils développaient dans la grande salle de la *Croix d'or*, décorée pour la circonstance d'une photographie du Maréchal et d'un drapeau tricolore, les beautés de l'ordre nouveau devant des paysans ahuris.

— Légionnaires, nous devons tous l'être, même si nous n'appartenons pas à la Légion. Ainsi se créera cette Élite constructive et totale, dont le Dynamisme et l'Enthousiasme, par le travail consenti et joyeux, par la discipline

d'un mouvement collectif d'équipe, animeront les Chantiers de France. Plus de discours vains ni de mots à majuscules. Le labeur physique endurecit l'âme comme les muscles ; il est un cal contre la douleur : *labor callum obducit dolori*. Les jeunes seront dans tous les actes de leur vie les Missionnaires du Maréchal.

Bouvard et Pécuchet applaudissaient ce fier langage. Pécuchet foudroyait du regard ceux qui n'écoutaient pas avec l'attention voulue ; et tous deux prenaient des mines fermes et dévotes, tandis que M. de Noir du Bois Brun terminait en ordonnant une minute de silence pour penser à la Révolution Nationale.

Chaque matin, du fond de son lit, Bouvard à sept heures précises, criait d'une voix enrouée :

— A moi, compagnon !

Pécuchet, le bonnet de coton sur l'oreille, se dressait sur son séant, se frottait les yeux et répondait :

— France d'abord !

Et conscient d'avoir accompli l'essentiel de leur devoir légionnaire, ils reprenaient leur sommeil interrompu.

J. M. DE HÉRÉDIA.

Dans une série de sonnets, intitulée Les Catastrophées, J. M. de Hérédia évoque, selon les règles de l'esthétique parnassienne, les grands événements de 1940. Voici le premier de ces sonnets.

VEILLE D'ARMISTICE.

Par la horde ennemie et la détresse interne,
 Poussé du Nord au Sud vers le sol aquitain,
 Un grand peuple affolé que traque son destin
 A fui. L'orage gronde et le ciel rouge est terne.

Chez les plus fous, l'espoir est mort. Nulle lanterne
 N'éclaire la nuit sombre où s'enfonce Pétain.
 Plus de soldat hardi ni d'officier hautain :
 Le deuil est sur Bordeaux que la terreur consterne.

Et chaque soir la foule, attendant les pillards,
 Allait au bord du fleuve, enfants, femmes, vieillards,
 Troupeau morne devant l'implacable avalanche,

Tous anxieux de voir, accouru de Paris,
 Les dents et le sourire également pourris,
 L'Auvergnat au front brun et sa cravate blanche.

LAURENT TAILHADE.

BALLADE DES TEMPS MODERNES.

Los à Vichy ! Tout va de mieux en mieux,
 Drôle de guerre est, grâce à Dieu, finie,
 Et le pouvoir aux mains des scrongneugneux
 Seuls serviteurs dignes de la patrie.
 Huntziger fils convole à la mairie,
 Le Maréchal bénit les deux époux.
 On rétablit Moines et Loterie...
 Si vous saviez, messieurs, comme on s'en fout !

Les occupants, qu'on dit très généreux,
 Nous ont rendu la cendre refroidie
 Qui s'appela jadis Poléon II.
 La République et la Maçonnerie
 Sont hors la loi. Triomphe, connerie !
 Notre pays bat sa coulpe à genoux
 Aux pieds bénins de la Vierge Marie...
 Si vous saviez, Messieurs, comme on s'en fout !

Les lèche-culs, toujours laborieux,
 Maurras, Bonnard, les verts d'Académie,
 A plat devant le Képi glorieux,
 Bavent sans fin leur sombre litanie
 Au chef illustre, au non-pareil génie
 Capitularde de juin qui sauva tout :
 Avec honneur, l'Alliance est trahie.
 Si vous saviez, Messieurs, comme on s'en fout !

Qu'on nous accuse encore d'Anarchie,
 Nous qui voulons bouter en sa Bochie
 Adolf Hitler, ses amis de partout
 Et ses valets que le Peuple conchie.
 Si vous saviez, Messieurs, comme on s'en fout !

(Extrait de : *Au pays du Mufle, nouvelle série.*)

PAUL VALÉRY.

AUTRE FRAGMENT DU NARCISSE.

Super hanc petram.

Inépuisable Moi sans relâche adoré,
 Amant sombre, inquiet d'un futur abhorré,
 Après tant de détours opaques devant l'Urne,
 Noir astre déclinant dans l'épaisseur nocturne,
 Malgré le feu branchage éphémère et menteur,
 C'est toi ! Je t'énumère encore avec lenteur
 Les signes amassés naguères par centaines.
 Je te retrouve tel, en me penchant, fontaines
 Hiémales, miroirs d'onde lourde et de nuit...
 Mais pour toi, déplorable, il n'est ici qu'ennui.
 Esclave suscitée, j'ouïs forger les chaînes.

Et pourtant, comme un ciel changeantes, ô fontaines,
 Vous n'auriez jamais pu sans l'effort de mes mains
 Construire un reflet de désastres humains.
 Toujours calme et parant mon col d'un fil candide,
 J'ai d'un néant sonore environné le vide.
 Ainsi, veuf de blancheur, glisse un cygne effacé
 Pour d'un présent épars susciter un passé.
 L'adversaire jaloux maudira ma mémoire,
 Lui qui, triste actuel et funèbre et sans gloire,
 Silencieux par force a changé d'horizon
 Ou peuplé de paresse une impure prison.
 Pourquoi le Sort veut-il qu'un seul soir épaisse
 Le miracle discret du vaste et vain Narcisse ?
 Il le faut !

Dieux puissants !

Et me proposant nu.

Vous doublez ma douleur d'un délice inconnu.
Vous, saisissez l'aveu, ce diamant extrême.
Je n'ai jamais servi rien d'autre que moi-même !
Vague qui s'enfle et roule au volume des eaux
Sans s'assigner un terme à vos mâts. Ô vaisseaux !

(Extrait de *Charmes II.*)

VALEURS MORALES ET RÉALITÉS HUMAINES.

Un peu partout dans le monde on a beaucoup parlé depuis quelques années des « valeurs morales ». Mais tandis que des intellectuels qui étaient allés emprunter l'expression au langage philosophique s'en servaient pour vitupérer le capitalisme égoïste, celui-ci s'en emparait à son tour pour la brandir contre l'esprit de revendication de la classe ouvrière. Il est un peu inquiétant d'entendre le même saint invoqué par deux partis qui se disputent. Sans doute l'appétit de l'argent et la prétention aux loisirs peuvent-ils sous un certain angle être englobés dans une même réprobation sous le nom « d'esprit de jouissance ». Mais précisément cette facilité à confondre ce qui, dans le réel, s'oppose avec tant de force est un indice que le problème est envisagé d'un autre plan et la question est dès lors de savoir si on peut faire communiquer le plan où le problème se pose avec celui où on croit avoir trouvé sa solution.

L'expression « valeurs morales » sonne à nos oreilles d'une manière si noble et si prestigieuse qu'il peut y avoir quelque témérité à vouloir se rendre compte de son contenu et de son efficacité. Mais alors qu'on parle de reconstruire le monde sur de nouvelles bases, il faut un

effort de sincérité, il faut surtout ne pas se laisser séduire par des formules ou par des mots. On ne mettra d'ailleurs pas en doute, dans l'analyse qui va suivre, la nécessité d'introduire dans les rapports économiques et sociaux plus d'idéal et plus de compréhension humaine ; mais on dénoncera l'utopie qui consisterait à croire qu'il suffit de restaurer ou d'instaurer une assise de valeurs morales pour que s'édifie une structure économique et sociale enfin harmonieuse ; on dénoncera surtout l'abus qui est fait des valeurs morales pour justifier les entreprises les plus immorales.

Et tout d'abord, il conviendrait qu'on se rende compte que la notion même de « valeur » est toute subjective, varie dans le temps et l'espace et que le contenu de l'expression « valeurs morales » est différent pour chaque individu suivant son éducation et sa sensibilité. D'ailleurs on a parlé de l'évolution des valeurs ; on a voulu réviser l'échelle des valeurs ; les valeurs ont une hiérarchie variable, et pourraient donner lieu à quelque cote qui rappellerait fâcheusement celles que nous voyons dans les journaux financiers. Comment une notion aussi ondoyante pourrait-elle servir de norme aux rapports économiques et sociaux ?

*
* *

A vrai dire, les valeurs morales ne peuvent échapper à cette imprécision, elles ne peuvent avoir d'unité et d'efficacité, elles ne peuvent constituer une discipline, que si elles sont puisées aux sources d'une religion révélée à laquelle les individus adhèrent de toute leur âme. Or, dans la réalité, nous voyons bien des religions qui édictent des règles parfaites ; mais il faut également constater qu'elles ne réussissent pas à régir d'une façon satisfaisante les *relations humaines*. Certes, je crois connaître assez la religion catholique notamment pour ne pas m'en étonner ni m'en indigner ; et je souscris volontiers à l'idée

qu'en s'éloignant de la religion l'homme se prive du secours que celle-ci pourrait lui apporter même dans le domaine matériel. Mais le fait est là : la religion, à cause sans doute de la question des sanctions, n'a pas sur la vie collective l'action efficace qu'elle peut avoir sur la vie individuelle. Au surplus, ce que nous voyons aussi c'est que, mis en présence d'un même grand problème politique ou social, les individus qui prétendent régler leur doctrine d'après leur religion, une même religion, adoptent souvent des lignes de conduite divergentes.

D'où vient cette inaptitude de la religion à imposer des règles pratiques dans le domaine extra-spirituel. La réponse théologique est toute prête. La responsabilité en incombe à l'imperfection de l'homme. Mais du point de vue humain cette réponse est inacceptable. L'homme a l'impression que sur cette terre Dieu l'a retranché de lui pour le livrer à César. Or, César est inhumain.

Écoutez la révolte de Rimbaud :

*Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant
Pauvres morts dans l'été, dans l'herbe, dans la joie,
Nature, toi qui fis ces hommes saintement
Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or
Qui dans le bercement des hosannas s'endort...*

Et plus encore que ce blasphème, le cri de désespoir de Vigny définit la position de bien des hommes devant l'impassibilité divine :

*Le Juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.*

Ce qui est plus grave que ces objections auxquelles je sais bien qu'un théologien ne serait pas embarrassé pour répondre, mais dont il faut bien constater l'existence.

c'est, à l'égard de la religion, une attitude qui ne relève pas de la théologie. Elle est admirablement définie par un des « hommes de bonne volonté » de Jules Romains, Edmond Maillecotin, qui incarne la classe ouvrière française dans ce qu'elle a de bon sens, d'honnêteté professionnelle, et de goût à la réflexion : *Dieu est l'objet, de la part de la classe possédante, d'une sollicitude qui le rend suspect.*

Quoi que pense et quoi que dise la plus haute autorité religieuse du monde occidental, quelque souci qu'elle ait de l'humanité souffrante et quelle que soit sur ce sujet la fermeté de sa doctrine, elle n'a pu empêcher qu'on en arrive à ce point où la religion, qui est toute d'amour et de charité, a été utilisée par certains à des fins d'oppression.

Pour ceux-là, la lettre de l'Évangile a servi à créer un système des valeurs morales au nom desquelles ils peuvent condamner tout ce qui n'est pas conforme à leur intérêt. Parce que le Christ a dit *Beati Pauperes*, l'acceptation de la pauvreté est un devoir, et l'aspiration à de meilleures conditions de vie, une faute. Au nom de cette morale qu'on prétend dériver de la religion, on réprovoie le beef-steak de l'ouvrier et les bas de soie de l'ouvrière. Parce qu'une autre vie est promise, on établit une morale suivant laquelle tous les travaux sont bons, tous les loisirs nuisibles et toutes les inégalités sont justes. Parce que l'homme doit racheter ses fautes, on a édifié une morale philosophique qui a permis de présenter la guerre de 1914 comme un feu purificateur et le désastre de 1940 comme une expiation salutaire.

Le scandale s'aggrave lorsque ceux qui font appel aux valeurs morales sont ceux qui ont tout fait pour les avilir en les mettant au service de leurs intérêts, malgré les obligations solennelles de leurs chefs spirituels.

En effet il n'est pas nécessaire d'admettre et il serait faux de prétendre que la religion ou ses ministres soient responsables de cet abus de confiance, de ce détournement des valeurs spirituelles. Mais il suffit que celles-ci aient

été gravement compromises pour qu'on puisse désespérer de pouvoir les utiliser comme bases aux reconstructions nécessaires et urgentes de demain.

*
* *

D'ailleurs beaucoup de ceux qui invoquent les « valeurs morales » trouvent plus commode de ne pas s'embarrasser de religion. Ceux-là créent eux-mêmes leur Dieu ; ils peuvent ainsi plus librement en déduire leurs « valeurs morales » et les hiérarchiser. Leur habileté consiste à prendre leur point d'appui sur un sentiment très réel, très noble et très humain, celui de la Patrie. Au cours des siècles écoulés, mais surtout au nôtre, on est parvenu, peu à peu, à faire de la Nation ou de la Race, ou de l'État, la valeur fondamentale, au service de laquelle toutes les autres valeurs doivent venir s'embrigader. César a su prendre plus qu'il ne lui était concédé. Disposant du pouvoir temporel, il a su, plus que la Religion, imposer ses règles positives : il a d'abord justifié son action en invoquant le droit divin : puis pour être plus libre, il s'est laïcisé : puis pour avoir plus de prestige, il s'est divinisé lui-même. Une nouvelle hiérarchie des valeurs morales s'est peu à peu constituée qui, dans sa forme parfaite et sous le signe de la divinité de l'État et de la philosophie de la violence, aboutit à la négation des valeurs qui s'inspiraient des préceptes religieux.

On peut reprendre les dix commandements de Dieu ; pas un seul de ses articles ne peut subsister en présence des commandements de l'État divin. « Tu n'auras d'autre Dieu que ton Pays, ta Race ou ton État. Tu tueras ceux qui sont nuisibles ou même seulement inutiles à l'État. Tu mépriseras ton père et tu le dénonceras s'il ne sert pas l'État. Tu procréeras pour le bien de l'État. Tes serments et ta parole ne te lieront pas s'il y va du bien de l'État... etc. » Et pourtant, là encore, on parle de « valeurs morales ».

Dans cette confusion des mots et des idées, créée par ceux-là mêmes qui en font un grief, comment peut-on espérer trouver les règles de conduite pour les reconstructions nécessaires? Quand on parle de valeurs morales, de quelles valeurs morales s'agit-il? Celles du Christ ou celles de César? Celles de l'Évangile ou celles de ses escrocs?

*
* *

Si on parlait un peu moins des valeurs morales et si on s'occupait un peu plus de l'homme?

Que l'homme soit né bon, ou mauvais ou déchu, nous sentons tous en nous, du moins je l'espère, une flamme spirituelle, un peu d'amour et de charité qui doivent nous empêcher de désespérer de l'humanité. C'est avec ce sentiment que nous devons nous interroger pour essayer de comprendre la misère et les aspirations de nos semblables.

Que souhaite l'homme, que souhaite l'humanité? C'est la première question que nous avons à nous poser.

La seconde, c'est celle de savoir *qui* est qualifié pour tenter de réaliser les aspirations. C'est le problème politique de l'autorité.

La troisième question, c'est celle de savoir quelles *méthodes* sont le plus aptes à réaliser les aspirations. C'est le problème de la technique sociale.

Quoi, qui, comment sont donc les trois questions auxquelles l'histoire de demain donnera les réponses. Mais il n'est interdit à personne de faire apport de sa bonne volonté pour dire comment il souhaite ou croit voir l'avenir.

Les lignes qui suivent ne tendent pas à convaincre : elles ne constituent que des « positions ». Elles pourront paraître puériles, ou subversives, ou contradictoires. Qu'importe? Il faut honnêtement repenser les problèmes et être sincère avec soi-même ; il faut se débarrasser du conformisme, tout en tenant compte des réalités.

I

L'homme a une double nature, physique et spirituelle, c'est entendu, et la seconde est supérieure à l'autre. Mais il est réservé à quelques êtres d'élite de macérer la chair pour purifier l'âme. Pour les autres, la misère de la vie physique compromet la vie spirituelle. Une bonne organisation sociale, pour aider à la spiritualité, doit sans doute en premier lieu respecter les croyances ; mais elle doit aussi franchement avoir pour objet essentiel l'amélioration des conditions matérielles de vie.

L'homme est un être social ; et les groupes sociaux sont des réalités dont il faut tenir compte. Les individus sont trop divers, trop inégalement évolués pour que la Société soit « une » ; dans l'espace, existent les groupes plus ou moins homogènes qui sont les Nations et qui se sont constitués dans le temps. La constatation de leur réalité n'implique pas qu'ils soient une fin en eux-mêmes. Par delà le groupe, l'homme ressent des affinités et aspire à une humanité plus large. Une bonne organisation politique doit tendre non pas à cristalliser les groupes politiques, mais à faciliter leur fusion.

Moins de misère ; moins de guerre : voilà à n'en pas douter le vœu des hommes. Il y a dans cette aspiration, plus d'idéal que dans la froide résolution de ceux qui s'y opposent en invoquant à la fois les valeurs morales et la nécessité des lois historiques.

L'amélioration des conditions matérielles de vie et l'évasion du stade national vont d'ailleurs de pair. Les pays qui ont prôné l'autarcie comme moyen d'amélioration des conditions sociales n'ont pas tardé à revendiquer l'espace vital ; et l'expérience a commencé à démontrer que l'espace vital est sans limite. En vérité, plus le cercle des rapports économiques est large, et meilleures peuvent

être les conditions de vie. Mais cette constatation n'implique nullement la nécessité de la conquête et n'entraîne pas sa justification. Elle appelle plutôt des notions de fédéralisme ou de confédérations, et en tout cas, plus de liberté dans les échanges, et partant, moins de réglementations intérieures.

II

La difficulté essentielle est que les aspirations des hommes ont besoin d'une autorité qui les discipline et les réalise. A défaut de théocratie et de droit divin, il faut choisir dans une gamme de systèmes possibles ; on ose à peine les nommer, tant la confusion a été introduite dans les esprits par la dégradation du vocabulaire : démocratie, autocratie, ploutocratie. Les propagandes nous ont montré avec quelle facilité on pouvait, suivant les besoins, classer et grouper à son gré sous ces différents vocables les systèmes politiques qu'on veut décrier ou exalter.

Dans le choix à faire, il faut encore penser simplement. Une théorie qui admet qu'un homme, ou quelques hommes peuvent s'arroger le droit de dicter leur loi à l'humanité ou à une portion de l'humanité est monstrueuse. Le fait peut exister. Mais l'homme qui pense ne peut pas l'admettre. (Aussi bien l'autocrate moderne doit-il prétendre qu'il s'inspire en réalité du peuple pour le conduire à des fins qu'il sait mieux discerner que lui.) Il faut donner un système où le peuple reste libre d'agir sur ses destinées. Plébiscite, élections, suffrage universel, ou restreint, parlementarisme, suprématie de l'exécutif : ce ne sont là que des modalités qui peuvent varier suivant les degrés d'évolution des pays. Ce qui importe, ce qui est essentiel, c'est que celui qui dirige soit obligé périodiquement de rendre compte de ses actes. Il en va de la dignité de l'homme.

III

Quant à la technique convenable pour assurer l'amélioration des conditions matérielles de vie, il faudrait bien se garder de céder à des ressentiments provoqués par l'abus de systèmes éprouvés, pour se lancer à l'aventure. Le monde aura sans doute à apprendre beaucoup de la Russie. Mais il aurait tort de rejeter *a priori* et en bloc le système du capitalisme. Ici encore, il ne faut pas s'arrêter au mot. Ce qui a rendu le capitalisme odieux, c'est une conception qu'on s'en est faite et qu'il a mérité, il faut le reconnaître, dans toute la mesure où il a abusé des « valeurs morales » pour justifier ses excès. Ce qui l'a rendu suspect, c'est son étonnante souplesse, son adaptabilité : et, partant, sa complexité qui en fait une sorte de monstre mystérieux pour les non initiés. Mais enfin, il faudrait tout de même reconnaître que l'immense progrès matériel du siècle dernier, et même l'amélioration des conditions de vie du travailleur se sont effectués sous le signe du capitalisme.

Il faudrait seulement pouvoir, de la technique capitaliste, bannir l'esprit capitaliste. Car il est peu probable qu'on puisse avant longtemps construire un système plus parfait pour permettre l'enrichissement de l'humanité, et assurer son progrès matériel. Mais il est nécessaire le rendre plus apte à mieux répartir les richesses créées et *surtout* de le déshabituer de voir dans l'homme un simple instrument à utiliser au mieux pour la création des richesses. Car le péché de notre époque — celui du capitalisme et du nationalisme raciste — c'est d'avoir fait de l'homme un instrument, un « moyen » au lieu de le considérer comme une « fin ».

*
* *

Et nous voici revenus à notre problème des valeurs morales. Dans cette reconstruction du monde, dont on parle, la valeur de base devrait être le respect de la personne humaine. Il n'est pas trop de toutes les forces spirituelles pour imposer cette conception à un monde qui en a été si totalement dévié. En y aspirant et en nous y conformant nous ne ferions en somme qu'un acte d'amour et de charité, les uns parce que leur religion le leur commande, les autres parce que leur vie continue à être « gouvernée par une foi qu'ils n'ont plus ».

É. MINOST.

L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE

DE 1900 À 1940 ⁽¹⁾.

En naissant au monde, le xx^e siècle avait un lourd héritage littéraire à porter.

Le xix^e siècle avait eu un caractère particulièrement éclatant. De la première vague du romantisme avec Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Balzac, Michelet, Alexandre Dumas père, Théophile Gautier, à la naissance du réalisme ; de sa seconde vague avec Flaubert, Charles Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, au naturalisme et au symbolisme, la littérature française avait rivalisé d'écrivains de valeur, de poètes de génie, de romanciers, de critiques et d'historiens. Il semblait à tous ceux qui entrèrent dans la vie en 1900, et qui se tournaient malgré eux vers le passé, que l'avenir était difficile à aborder ; que l'ombre immense de leurs aînés les recouvrait ; qu'il leur fallait beaucoup de courage et d'esprit d'aventure pour entreprendre quelque chose de nouveau. Mais c'est le secret des générations de porter en elles des éléments qu'elles distinguent à peine et d'exprimer pour la première fois des vérités inattendues sur des problèmes dont elles croyaient que toute la solution en était déjà donnée.

(1) Cet article a été publié dans les *Documents français*, revue mensuelle qui paraît à Clermont-Ferrand, dans son numéro d'avril 1941.

Tout homme qui envisage la vie au moment où il va y entrer la voit pour la première fois. Si lettré, si érudit qu'il soit, il lui est impossible de regarder quoi que ce soit avec les yeux de ses aînés. Il a ses découvertes à faire, son monde à expliquer, son monde à concevoir.

La première génération du siècle se composait de jeunes hommes qui avaient été à la fois formés par les disciplines du roman naturaliste et par les entreprises de la poésie symboliste. Ils admiraient Flaubert et Verlaine, les Goncourt et Mallarmé, Émile Zola et Henri de Régnier, Alphonse Daudet et Maeterlinck, Guy de Maupassant et Maurice Barrès. Il est donc naturel que leurs premières œuvres aient manifesté un peu de cette dualité et qu'ils aient opéré, sans le vouloir précisément, une sorte de synthèse en mêlant dans le même creuset cette observation de la vie extérieure que le réalisme leur avait recommandée et ce culte de la vie intérieure qu'ils devaient à l'école symboliste et à la connaissance des maîtres étrangers que celle-ci leur avait révélée.

A ces éléments s'ajoutaient un culte tout nouveau de la nature, un besoin de retremper dans l'universel, un amour de l'action et du voyage qui s'opposait au sédentarisme méthodique de leurs aînés. Reconnaissons aussi qu'au pessimisme forcené de la fin du XIX^e siècle succédait un optimisme parfois un peu candide, un optimisme généreux que l'on trouvait à la fois dans les *Nourritures terrestres*, d'André Gide, dans les poèmes de Joachim Gasquet et dans son *Narcisse*, dans toute la poésie de ce début de siècle, dont une des représentantes les plus célèbres a été la comtesse de Noailles. N'oublions pas un autre signe caractéristique de ces premières années ; elles sont marquées par la renaissance du plus pur nationalisme français, exprimé surtout par Charles Maurras et par Louis Bertrand. Ce nationalisme fit alors beaucoup d'adeptes et prépara d'encore loin la génération qui devait combattre en 1914 et gagner alors la victoire.

Si ces groupements constructifs ne furent pas répandus davantage, comme on semble regretter aujourd'hui, il faut cependant se souvenir qu'à aucun moment de notre histoire la littérature française n'a été pour l'État un soutien ; son but a toujours été de créer des œuvres d'art, dans lesquelles le génie français trouvât naturellement à exprimer ses tendances, ses aspirations, ses vertus, son ordre, ses particularités. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'un grand écrivain, sous la pression de tel ou tel événement historique, prend la parole, afin de venir au secours de la Nation et de l'appuyer par sa propagande. Il est donc tout à fait injuste de reprocher aujourd'hui à tous les écrivains de ne pas avoir rempli un rôle politique. Il faut d'ailleurs ajouter qu'il est rare qu'ils l'aient fait utilement dans les époques où ils sont intervenus et que l'on doit plus de fautes que de bienfaits aux hommes de lettres qui se sont occupés des choses de la cité.

Dans son ensemble, la génération de 1900 obéissait plus à un désir de retour au classicisme que d'obéissance au romantisme ; et si le symbolisme avait été la dernière expression de ce dernier, la plus absolue, celle d'un Nerval, d'un Baudelaire ou d'un Rimbaud, au contraire les premiers poètes du xx^e siècle devaient tendre à ce qu'on pourrait appeler le lyrisme de la raison pratique plutôt que celui de la raison pure. La comtesse de Noailles, Gérard d'Houville, Emmanuel Signoret, Joachim Gasquet, Léo Larguier, Maurice Magre, Marc Lafargue, Saint-Georges de Bouhéliér, Abel Bonnard, Émile Despax, Lucie Delarue-Mardrus, correspondent à peu près à cette notion de réalisme poétique, à tendance tantôt panthéiste et tantôt sentimentale.

Que si nous en venons au roman, nous devons d'abord reconnaître que la génération de 1875 et celle de 1885 avaient fourni des maîtres dont le succès avait conquis le public à tel point que les nouveaux venus n'avaient guère de chance de se faire entendre de lui avant fort longtemps. Les Goncourt,

Daudet, Zola, Huysmans, Mirbeau, Maupassant, Anatole France, Pierre Loti, Bourget, Élémer Bourges, Maurice Barrès, René Boylesve, Paul Adam, Henri de Régnier, occupaient le devant de la scène avec tant d'éclat que l'attention se laissait difficilement distraire d'eux, et qu'il fallut près de vingt-cinq ans à des chefs-d'œuvre comme *l'Immoraliste* ou *La porte étroite* d'André Gide, parus autour de 1900, pour se faire connaître comme tels.

Mais avant d'en venir aux formes précises de cette renaissance, il est un point qu'il serait injuste de passer sous silence ; ce point est capital dans l'histoire de toute littérature, c'est le problème du style. Après la mort de nos derniers grands écrivains, je veux dire Baudelaire et Gustave Flaubert, notre langage avait subi une série de métamorphoses funestes, qui l'avaient peu à peu empoisonné. L'influence de la peinture et de la musique, en détournant le langage français de sa destination première qui est d'être l'outil d'un moraliste, l'avait transformé peu à peu en un idiome d'atelier, je veux dire en un appareil de prise de vues pittoresques ou d'effets symphoniques. Ce que l'on a appelé vers 1870 la langue artiste n'était pas autre chose qu'une façon de priver notre langage de nos privilèges essentiels et de faire de lui quelque chose pour quoi il n'était pas créé. Ce fut ainsi qu'après le style artiste des Goncourt, nous assistâmes à toutes les déformations dues aux écrivains symbolistes pour rendre des impressions fugitives ou des aspects de rêve et d'harmonie, qui ne pouvaient se développer qu'en attaquant les lois fondamentales de notre syntaxe et la précision même de nos mots. Je ne voudrais pas qu'on vît ici la moindre critique à l'égard de l'impressionisme littéraire ou du symbolisme. Il est heureux, il est utile qu'un groupe d'écrivains cherche des aventures au risque d'un naufrage momentané et refuse de suivre les ornières habituelles ; mais le danger c'est que ces tentatives se généralisent et se prolongent et qu'aucun redressement ne se

fasse dans le domaine linguistique. Le danger était qu'à force d'imiter Goncourt, ou Mallarmé, ou Huysmans, les Français oubliassent que leur langue est d'abord un moyen d'exprimer des idées ou d'animer des abstractions ; en un mot que c'est une langue morale, l'opposé d'une langue physique ; contrairement à l'allemand, par exemple, dont la plupart des mots à tendance psychologique ont une racine quasi-physiologique.

Ce fut une des réformes utiles du mouvement de 1900 que ce retour à un langage plus châtié. Il faut bien avouer que ce fut en grande partie à Anatole France que nous le devons ; et aussi à René Boylesve et à Henri de Régnier. A la suite des événements de 1940, on fait aujourd'hui le procès d'Anatole France, en se basant sur un terrain moral, politique et philosophique, né de notre défaite. Il ne faut pas oublier cependant qu'Anatole France a été un des plus sûrs conservateurs du français écrit ; peut-être court-on un risque assez grave en jugeant nos écrivains, non pas selon des lois durables, mais d'après les révolutions qui, à tour de rôle, troublent notre pays. De même qu'il a été injuste d'enterrer Hugo et Zola au Panthéon, non à cause de leur génie ou de leur talent, mais à cause de leurs opinions, il est bien aléatoire aujourd'hui de condamner Anatole France d'après des événements historiques dont la responsabilité ne saurait lui incomber. J'ai pu écrire moi-même que si tous les soldats de 1914 avaient été les lecteurs assidus d'Anatole France, ils n'auraient peut-être pas eu l'enthousiasme nécessaire pour gagner la victoire, mais ce n'est là qu'une boutade qui répondait à d'autres boutades. On peut considérer *a priori* que les clercs ne font pas les meilleurs soldats et qu'une armée d'érudits n'est pas précisément une troupe de choc, quelle que soit la valeur morale et militaire d'un intellectuel ou d'un érudit isolé.

C'est au gouvernement à organiser le pays en vue de la victoire ; c'est aux chefs militaires à préparer l'armée, c'est à la diplomatie à ne pas jouer à qui perd gagne, à éviter les

conflits quand les éléments en sont trop incertains ; ce n'est pas aux écrivains à se demander avant de tracer une phrase si elle sera utile ou nuisible à la nation.

L'univers tout entier a vu dans Anatole France l'héritier d'une certaine philosophie française, née de la Renaissance et du xviii^e siècle ; ce jugement était arbitraire et nous satisfaisait peu, mais quand nous déclarons qu'Anatole France a été un mauvais exemple et un mauvais écrivain, cette formule n'est pas plus juste et elle donne à ce monde étranger, qui croit encore que l'auteur du *Lys rouge* est un de nos maîtres, le sentiment, ou qu'il est incapable de juger — ce qui l'humilie inutilement, — ou que nous ne savons pas ce que nous disons ; ce qui n'augmentera pas beaucoup notre prestige. Il suffit de lire les romans parus depuis 1900 et de les comparer à ceux de la période antérieure, — exception faite pour les écrivains que je viens de nommer et aussi pour Jules Renard, — pour voir combien le souci de la forme, de la pureté, de l'élégance, de la sobriété, l'ont emporté sur ces recherches savantes, mais douteuses, qui risquaient de faire de notre style un élément de décadence plus grave encore que tous les autres ; car celui qui pense justement et qui s'exprime avec clarté a toujours dans l'action une supériorité certaine sur les autres. Nos actes ne sont pas des formes impulsives de notre caractère ; ils sont toujours le résultat d'un esprit direct et d'une main ferme. Pascal l'a dit bien avant nous : penser bien est le fondement de la morale.

Nous avons cité tout à l'heure les romans d'André Gide, parmi les meilleurs du nouveau siècle. Nous retrouverons son influence plus forte encore sur les romanciers d'après 1918 ; mais ces romanciers d'après 1918 sont presque tous des hommes nés entre 1880 et 1890, c'est-à-dire des hommes appartenant chronologiquement à la première génération du siècle, quelle que soit la date de parution de leurs ouvrages. Alors Gide donnera les œuvres les plus belles, les plus signi-

ficatives de sa seconde manière : *Les Caves du Vatican*, *Les Faux Monnayeurs*.

Marcel Proust, sous le prétexte que son succès a suivi la guerre de 1914 et fut surtout postérieur à sa mort, a été mis sur le même plan que des écrivains de 1920-1930 : les Morand, les Montherlant ou les Drieu-la-Rochelle. En réalité, Marcel Proust, né en 1874, est typiquement un de ces hommes, dont la jeunesse s'est formée sous l'influence des maîtres de 1880 — France, par exemple, qui préfaça son premier ouvrage, *Les plaisirs et les jours* — et qui a trouvé son originalité grâce à son expérience personnelle, au commencement du xx^e siècle.

Marcel Proust est certainement le dernier en date de nos grands romanciers, bien que la forme qu'il ait donnée à son œuvre, *A la recherche du temps perdu*, soit plutôt celle de l'autobiographie romancée que du roman dramatique tel que l'ont créé Walter Scott et Balzac. L'œuvre de Marcel Proust contient aussi une part d'essai autant que de fiction. Mais en renouvelant notre psychologie comme il l'a fait, c'est-à-dire, en la poussant dans ses retranchements les plus reculés, en explorant les coins de l'âme qui avaient échappé jusqu'ici aux investigations des observateurs, en donnant à l'introspection une forme, tantôt symbolique, tantôt scientifique et tantôt musicale qui lui était inconnue, en créant enfin des personnages aussi complets, aussi consommés que Swann, Odette, le baron de Charlus, M^{me} Verdurin, M. de Norpois, Robert de Saint-Loup, la duchesse et la princesse de Guermantes, Morel, Céleste, et tant de personnages épisodiques, en établissant son œuvre sur une philosophie de l'homme, qui est celle d'un moraliste, traditionnel, héritier de Montaigne et de la Rochefoucauld, Proust est certainement le plus grand nom de notre temps.

L'œuvre de Péguy est contemporaine de la sienne, mais rien ne montre plus la variété du panorama de l'esprit français

que la coexistence, dans un temps donné, de deux hommes aussi différents par les origines, par la forme de talent, par le message, que Marcel Proust et Charles Péguy. Si l'on prolonge la ligne de ces moralistes, de Montaigne à Joubert, à Stendhal et à Paul Bourget, l'autre incarne le génie même du moyen âge. Sa langue, sa pensée, son enchevêtrement de phrases, sa foi, sa rudesse, sa générosité, ce mélange de satire et de lyrisme, son attachement farouche au sol, sont essentiellement d'un médiéval. Péguy est aujourd'hui l'objet d'un culte général; il est bien regrettable que tous ceux qui le louent maintenant avec tant d'enthousiasme et dont beaucoup ont été ses amis l'aient si peu aidé à se faire connaître au temps où il travaillait péniblement à faire vivre ses *Cahiers* et où il s'exprimait dans le silence. Les événements actuels et sa mort glorieuse ont créé avec Péguy une sorte de légende qui est une des forces dynamiques de la France contemporaine. Mais au temps de Péguy, qui le disait de ceux qui avaient alors les moyens pratiques de le faire? Rappelons ici que c'est André Gide qui, le premier, dans *La Nouvelle Revue Française*, a donné à l'œuvre de Péguy son retentissement; il n'était pourtant pas de son intimité.

Si nous revenons au roman du *xix^e*, il faut noter après Marcel Proust et André Gide, la présence d'écrivains extrêmement variés. Nous ne pouvons les nommer tous et ceux-là seulement dont l'œuvre s'enlève plus vigoureusement sur le fond du décor. Encore ne pouvons-nous pas les nommer tous. Citons cependant Jérôme et Jean Tharaud, qui se révélèrent de très bonne heure par un chef-d'œuvre, *La maîtresse servante*, qui fut l'ouvrage capital de leur jeunesse, comme, trente ans après, *Les Bien-aimées* devaient devenir celui de leur maturité; Jean Schlumberger, psychologue de la plus haute conscience, d'une forme sobre et travaillée, qui a étudié avec une consciencieuse application des cas moraux exceptionnels dans *Heureux qui comme Ulysse...*, *Saint-Saturnin* et *Stéphane le*

Glorieux ; Gilbert de Voisins, un des meilleurs stylistes de sa génération ; romancier d'aventures dans *Le bar de la Fourche* ; visionnaire dans *Pour l'amour du laurier* et *Jour naissant* ; psychologue réaliste dans *L'enfant qui prit peur* ; poète en prose dans *Les moments perdus de John Shag* ; Charles-Louis Philippe, mort trop jeune pour avoir donné toute sa mesure et dont le souvenir est lié à des œuvres sensibles et poignantes : *Bubu de Montparnasse*, *Marie Donadieu*, *Croquignole* ; Marcel Boulenger, qui fut d'abord une sorte de transition entre Jules Renard et Jean Giraudoux et qui a écrit avec *Le Page* et *Le Fourbe* deux des plus jolis romans de son temps ; Francis de Miomandre, à la fois fantaisiste, poète et observateur, qui a mêlé une verve étourdissante et l'ironie la plus exquise dans *Écrit sur de l'eau*, *L'ingénu*, *L'aventure de Thérèse Beauchamp*, *Direction-Étoile* ; Claude Farrère, précurseur du roman d'aventure de l'après-guerre et conteur fantastique à l'imagination puissante ; Jean Vignaud, qui devait aller du roman d'observation à une peinture épique de monde méditerranéen ; Henri Duvernois, sentimental, spirituel, caustique, attendri, charmant, peintre d'une bohème artistique, bourgeoise et demi-mondaine, le Paris, en somme, qu'aurait peint Alphonse Daudet s'il était né quarante ans plus tard ; Eugène Montfort, romancier sans imagination, mais peintre sobre et vigoureux des aventures amoureuses de son temps ; Victor Ségalen, à qui nous devons, en dehors de ses admirables poèmes en prose sur la Chine, deux beaux livres, *René Leys* et *Les Immémoriaux* ; Henri Daguerrhes, chanteur lyrique et ironique de Toulon et de l'Indochine ; Binet-Valmer, évocateur inégal et puissant satiriste ; Charles Géniaux, Marius et Ary Leblond, Jean de Tinan, mort tout jeune, Alphonse de Chateaubriant, André Savignon, etc.

Ce fut aussi à cette époque que la littérature féminine prit une très grande importance. On y vit surgir Colette, qui devait devenir une admirable interprète de la Nature et un

de nos meilleurs écrivains par un mélange savoureux de grâce souple et contractée, de malice féline et de prodigieux « rendu » dans l'expression ; Gérard d'Houville, qui fut comme une héritière d'Alfred de Musset, dans ses romans et ses proverbes, avec sa langueur créole, son sens amer des passions et sa finesse aiguë et fuyante ; la comtesse Mathieu de Noailles, dont les romans sont inférieurs à ses vers malgré de belles pages exaltées ; Lucie Delarue-Madrus, enfin, qui a publié de nombreux romans, dont plusieurs, comme *Le Roman de six petites filles*, ont un son si personnel qu'on ne saurait les comparer à aucun autre.

Vers 1910, l'atmosphère générale se modifia par un apport nouveau ; d'une part, l'influence esthétique d'Henri de Régnier, d'Anatole France et de Gabriele d'Annunzio se mêla plus étroitement à celle du roman psychologique, inspiré d'*Adolphe* et de *Dominique*. Cela est visible chez Jean-Louis Vaudoyer qui devait donner une série de récits, dont le romanesque n'a aucun caractère conventionnel, mais met en scène des jeunes gens et des jeunes femmes délibérément décidés à refuser de la vie tout ce qui n'est pas aventureux ou poétique ; Émile Henriot, plus analyste et réaliste, mais délicieusement fantaisiste dans *Le Diable à l'Hôtel*, et qui a fait dans *Aricide Brund* le long récit des vertus bourgeoises ; Émile Clermont, plus idéaliste que romanesque, qui a étudié des cas douloureux d'amour insatiable ; Henry Bidou, le subtil anatomiste moral de *Marie de Sainte-Heureuse* ; Abel Bonnard, que nous retrouvons ici avec *Le Palais Palmacimini* et *La Vie et l'Amour* ; enfin le charmant Louis Demonts.

Enfin apparaissaient trois écrivains nouveaux : Valéry Larbaud, qui devait créer dans *Barnabooth* un nouveau type de roman cosmopolite dont l'influence fut très grande sur l'après-guerre, et Alain Fournier, incomparable évocateur des mystères de l'âme et de la destinée, inventeur d'un romanesque poétique qui allait être celui de toute une génération, chante

d'une évasion sans but et sans cause, qui a l'air du symbole même de la vie ; ce fut aussi vers ce moment que naquit littérairement Jean Giraudoux.

Jean Giraudoux est incontestablement un des meilleurs écrivains de notre temps ; il l'est non seulement par son influence, mais il l'est aussi parce qu'il a créé une nouvelle manière de sentir, d'aimer, de voyager, de vivre et, je pense aussi, de mourir (*Jacques l'égoïste* ; *Intermezzo*). Il l'a fait dans une langue qui ne ressemble à aucune autre, que l'on a qualifiée de précieuse et qui l'est si on l'oppose à celle de La Bruyère ou de Maupassant, mais qui reste subtilement, abondamment, magnifiquement française, car, comme l'a démontré Ferdinand Brunetière, la littérature française est essentiellement une littérature de précieux. Racine lui-même n'a pas échappé à cette particularité. Jean Giraudoux passe pour être un écrivain de l'après-guerre, parce qu'il est venu assez tard aux Lettres et que ses grands succès sont postérieurs à l'armistice, mais *Provinciales*, *L'École des indifférents* et *Simon le pathétique* ont paru et ont trouvé leur vrai public avant 1914. Ses livres suivants, *Bella*, *Eglantine*, *Combat avec l'Ange*, *Jérôme Bardini*, et son théâtre, devaient lui donner par la suite une place exceptionnelle ; mais en réalité l'écrivain était entièrement formé quand il partit, à la mobilisation, pour rejoindre son régiment. La guerre lui a donné des thèmes nouveaux ; elle n'a en rien modifié sa sensibilité et sa conception de l'univers.

Tel était l'état de notre littérature à la veille de 1914. Au cours même des hostilités, plusieurs livres parurent qui faisaient entrer l'histoire contemporaine dans la légende humaine ; l'un était dû à l'un de nos vétérans : Paul Bourget, qui écrivit un de ses meilleurs livres, *Le sens de la mort*, l'autre, à un nouveau venu, René Benjamin, qui peignait avec *Gaspard* le nouveau type du poilu, aventureux, gai, gaillard, haut en couleurs, pareil en quelque sorte au grognard de Raffet et de Charlet.

Ce fut immédiatement après la guerre une grande abondance d'ouvrages dont elle formait le sujet. De cette littérature anecdotique ou documentaire, il ne reste pas grand'chose. Cependant, les livres durables qui ont traité de 1914 ne sont pas des recueils de fiches, mais des transcriptions littéraires : *L'Enfer*, de Henri Barbusse, *Les Croix de bois*, de Roland Dorgelès, *Le Cabaret*, d'Alexandre Arnoux.

La guerre eut une autre conséquence qui a été la création du roman d'aventures. Tout un groupe d'écrivains y trouva une source d'inspiration qui prolongea longtemps cet élan d'énergie, de vitalité et de courage qui nous avait aidés à gagner la victoire. Le roman d'aventures avait déjà été entrevu avant 1914, et entre autres, par Jacques Rivière qui lui avait consacré dans *La Nouvelle Revue Française* une grande étude prophétique. Cependant, ni Pierre Benoît, ni Francis Carco, ni Pierre Mac-Orlan, ni Louis de Chadourne, ni son frère Marc, ni Émile Zavie, ni Georges Simenon, n'ont rempli exactement les conditions édictées par Jacques Rivière. Celles-ci se seraient plutôt appliquées à un vaste roman dramatique et social, du type de ceux de Daniel de Foe, de Balzac, de Dickens, ou de Dostoiewsky.

Pratiquement, ce fut cet idéal que tentèrent de réaliser un certain nombre d'écrivains nouveaux. Albert Thibaudet donna le nom de romans-fleuves à ces grandes entreprises, destinées à peindre un vaste morceau de la vie contemporaine. On eut ainsi *Les Thibault*, de Roger Martin du Gard, la série des *Salavin* et *La Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains et *Les Hauts-Ponts* de Jacques de Lacretelle, sans compter *Le Chemin du salut*, de Henri Lavedan. Dans *Les Thibault*, Roger Martin du Gard étudiait surtout le conflit de deux générations et tout à la fois la résistance et la faiblesse d'une famille bourgeoise devant l'apport des idées nouvelles. *Salavin* est plutôt l'étude d'un caractère, le développement d'un idéaliste à travers différentes

circonstances de la vie. Dans la *Chronique des Pasquier*, ce que nous montre G. Duhamel, c'est l'ascension sociale d'une famille bourgeoise et les différentes expériences de ses principaux membres. Enfin, chez M. J. de Lacretelle, nous trouvons l'histoire d'une propriété dans une étude romanesque et réaliste d'une grande distinction de forme et de pensée.

Il est plus difficile de parler des *Hommes de bonne volonté*, parce que ce qu'il en a paru ne représente encore que les deux tiers ou la moitié du plan formé par M. Jules Romains. Il nous est donc difficile de prévoir comment l'œuvre se terminera et la part d'échec ou de réussite qu'elle comportera. En ce moment, nous avons devant nous un considérable choix de personnages, d'action, de drames, d'observations, d'analyses, d'épisodes ; les uns admirables, quelques-uns médiocres, beaucoup de ratés. On ne peut que témoigner la plus vive estime à cette entreprise puissante et déroutante par endroits. M. Jules Romains arrivera-t-il, comme il le désire, à faire la synthèse de son temps ou bien nos successeurs ne trouveront-ils seulement dans *Les Hommes de bonne volonté* qu'une sorte d'anthologie, d'épisodes variés, ayant trait au développement de la société française ? Il en est qui sont déjà célèbres ; il en est d'inoubliables ; à côté de cela, on trouve souvent chez l'auteur une certaine inexpérience de la réalité, qui lui fait inventer des anecdotes souvent peu croyables. Mais un grand souffle de poésie emporte le tout, un amour chaleureux de Paris, de la campagne, des paysages et de la solidarité des hommes.

D'autre part, l'influence de Proust donnait naissance à une forme nouvelle du roman psychologique, à des œuvres minutieuses, subtiles, mais qui, par une sorte de réaction contre le roman d'aventures, nous montraient des figures d'hommes volontairement introspectifs, détachés de la vie extérieure, naturellement voués à un grand souci de solitude. C'est ainsi du moins que nous nous représentons des écrivains comme

Clarisse Francillon, Monique Saint-Hélier, Maurice Betz, Louis - Martin Chauffier, Gilbert Robin, A. Fabre - Luce, A. Fraigneau, Philippe Soupault et dans un ordre différent deux figures puissamment originales : Montherlant et Drieu La Rochelle.

Paul Morand et Luc Durtain (qui avaient fait partie à la veille de 1914 de ce groupe de poètes unanimistes qui devait triompher avec Duhamel et Romains), nous ont livré à la même époque un panorama de l'univers, plus pittoresque et métaphorique chez le premier ; plus documentaire et appliqué chez le second, qui restera comme un témoignage typiquement « après-guerre » de l'esprit français jugeant le monde.

Un romanesque renouvelé, celui de Germaine Beaumont, de Simone Ratel, de Marguerite Yourcenar, donnait au thème de l'évasion des échos de poésie anglaise, tandis qu'André Billy, Martin Maurice, André Thérive étudiaient des cas d'exception, des particularités de la vie sexuelle, des hérésiarques et des défroqués.

En même temps, nous trouvions en Jacques Chardonne un moraliste de la vie conjugale, puis de la vie tout court, d'une haute noblesse d'inspiration. Écrits dans une langue argentée et transparente, qui rappelle, par endroits, celle de ces autres Charentais, Fromentin et Loti, ses romans et ses espoirs ont un pouvoir de durée qui ne peut échapper à aucun lecteur.

Le drame du péché et de la grâce a fourni à François Mauriac le thème d'une série de romans pathétiques, à la fois abondants et contractés, où des figures religieuses se détachent sur un fond de soufre et de flammes ; où les appels les plus tragiques de la pureté se heurtent aux puissances du mal ; où les dessous de la vie provinciale se révèlent, sous la lumière moite du Bordelais, dans un douloureux enchevêtrement de vices et de bonnes volontés.

A l'opposite, on pourrait placer les livres de M. Robert Brasillach, dont tout péché est absent, dont les personnages

s'efforcent de retrouver à tout prix le chemin du Paradis perdu ; légendes modernes, plus encore que romans et qui semblent prolonger les désirs de l'adolescence à travers toute la vie, malgré guerres et révolutions, mais grâce à la rêverie initiale, grâce au théâtre et au cinéma.

Mais c'est le moment de faire intervenir ici un des mouvements les plus caractéristiques de l'après-guerre, un mouvement qui a eu les attitudes les plus diverses bien qu'elles fussent déterminées par la même réaction. Réaction, non pas individualiste, mais antiréaliste, si l'on admet que la peinture de la vie, d'une vie qui avait rendu possible la guerre de 1914-1918, pût appartenir au « réalisme ». Ce mouvement, qui s'appela d'abord *dada* et qui devint le surréalisme, héritait à la fois de certain romantisme satanique et de ce qu'il y avait de plus magique dans le symbolisme. S'il dépendait en partie de Nerval, il revendiquait surtout comme ancêtres Rimbaud et le comte de Lautréamont. Ce groupe a eu une profonde action sur les idées ; il sera certainement un de ceux que la postérité étudiera le plus particulièrement dans la période de 1920-1940. C'est peut-être lui qui y a importé en effet, les conceptions les plus neuves, les plus hardies, les plus originales, bien que ses ancêtres les plus directs, ses précurseurs en quelque sorte immédiats, Guillaume Apollinaire, Max Jacob, André Salmon, appartenissent à l'avant-guerre.

Par leur volonté implacable de créer en dehors du monde une sorte d'univers du songe ou du rêve éveillé, de la dictée inconsciente et du *alogique* de l'esprit, André Breton, Aragon, Paul Eluard, René Crevel, Robert Desnos, Ribemont-Desaignes, Antonin Artaud et tant d'autres, nous ont donné des œuvres dont la singularité apparaîtra d'autant plus à mesure que les années passeront. Il se pourrait que ce mouvement, interrompu par les circonstances, eût des prolongements inattendus et des efflorescences nouvelles dans le cours des années à venir.

Après 1929, il y eut une modification subite dans l'évolution littéraire. Ce fut en quelque sorte dans toute l'Europe un effondrement des valeurs antérieures sous la pression des événements. L'Europe libérale qui avait paru triompher en 1918 et qui s'était immédiatement abandonnée à la débauche d'une idéologie sans contour précis, se trouvait en face de mouvements imprévus dont les arêtes cruelles déchiraient cette enveloppe d'illusions qui recouvrait les derniers jours de l'ancienne société. La littérature est pareille à ces rhumatisants qui sentent les influences du temps avant même que l'atmosphère ne les déclare. Alors que les politiciens tâtonnaient et ne voyaient rien venir, les écrivains manifestaient par leur angoisse les perturbations de notre continent. Alors disparut à peu près le roman d'aventures ; alors le roman psychologique s'amenuisa jusqu'à devenir une sorte de toile d'araignée à peu près indéchiffrable ; alors le réalisme changea de forme. Quelque chose prit corps qui ressemblait par certains traits à ce mouvement de l'après-guerre, en Allemagne, que l'on appela l'expressionisme. Autrefois, ayant eu à parler de lui, il m'arriva de la qualifier de « réalisme magique » ; c'était une transformation de la réalité sous un jour de rêve et de sorcellerie, qui ne rappelait plus les formes habituelles de notre esprit. L'influence du surréalisme pénétrait ces concepts nouveaux en même temps que l'angoisse du monde en train de s'écrouler. Il se peut qu'il y ait eu dans cette inspiration quelque chose d'universel, puisqu'on la trouve déjà chez un Vaudois comme C.-F. Ramuz, avec *Le règne de l'esprit malin*, *La guérison des maladies*, *La grande peur dans la montagne*, ou *Derborence*, chez des Belges comme Franz Hellens et Robert Poulet, et plus particulièrement chez un jeune Américain, né à Paris, mais dont la langue est typiquement, traditionnellement française, Julien Green, dont les principaux livres, *Adrienne Mesurat*, *Épaves*, *Léviathan*, *Minuit* et *Le visionnaire*, sont parmi les œuvres capitales de ce temps. Il faut nommer avec

eux Georges Bernanos, Jean Cassou, André Beucler, Emmanuel Bove, Robert Francis, Robert Brasillach, Christian Mègret, et dans le lyrisme en prose, l'incomparable Léon-Paul Fargue.

Mais cette forme contenait en soi un poison terrible. Montrer le tragique du monde à travers une phosphorescence d'Apocalypse, c'était aboutir aussi à le révéler sans phosphorescence, ni apocalypse, c'était s'attarder à sa misère, à sa dégradation, à son ordure, s'abandonner enfin à cette forme de fiction à laquelle M. Jean Schlumberger a donné le nom très juste de *misérabilisme*. Un homme en est sorti avec grandeur, Jean-Paul Sartre (*La nausée*), parce qu'à cette vision de la détresse terrestre il joignait la possibilité d'évasion d'une métaphysique nouvelle ; deux autres par un comique rabelaisien, Pierre Loiselet et Raymond Queneau ; un dernier par la liberté de la fantaisie, Audiberti.

En même temps, l'influence des surréalistes, et particulièrement de Paul Eluard, donnait naissance à une forme de poésie philosophique, dont la seule existence demanderait dix pages de commentaires. Si l'on pouvait se représenter à la fois une âme complètement nue, dépourvue de tout passé, libre comme Adam au Paradis terrestre ; une richesse de métaphores télescopées, telles que les rêves les plus audacieux peuvent à peine nous les donner, et une libération systématique d'un passé littéraire pourtant familier : on se ferait assez naturellement une idée de cette poésie créée avec des sursauts, des recherches d'absolu, de demi-miracles d'irréalisme. Ces poètes sont cinquante, et je ne saurais citer leurs noms ; mais leur masse nous donne confiance dans l'avenir.

J'ai établi les courants principaux. J'ai dû laisser de côté de nombreux noms, malgré leur valeur, mais il me faut revenir à deux figures capitales, qui appartiennent à cette toute récente époque par leur succès, car l'un et l'autre sont nés immédiatement après la guerre de 1870 et ont appartenu

au symbolisme : je veux dire Paul Valéry et Paul Claudel.

Les premiers vers de Paul Valéry ont paru entre 1895 et 1900. Disciple de Mallarmé, Valéry apportait au vers français un chatolement nouveau, une grâce spéciale, un parfum capiteux, une sorte de panthéisme sensible qui l'éloignait déjà de l'esthétique du poète d'*Hérodiade* que, d'ailleurs, il prolongeait. Pendant la guerre de 1914, « en manière, a-t-il dit, d'exercice », Paul Valéry écrivit ce chef-d'œuvre, *La jeune Parque*, où les mouvements les plus subtils d'une âme humaine, à la fois conçue sur le plan métaphysique et sur le plan physiologique, ont trouvé une réalisation plastique d'une musicalité, d'une souplesse, d'une variété prodigieuses. Ce poème secret, comme sont secrets les vers d'Antoine Heroët et de Maurice Scève, est une des réussites les plus absolues de l'esprit français. *La jeune Parque* est devenue dans l'imagination de ceux qui aiment la poésie la sœur d'*Hérodiade*. Plus tard, Paul Valéry reprenant l'Ode, telle qu'elle a été au xvii^e et au xviii^e siècles, ajoutait à cette forme oratoire un sens hautement intellectuel en même temps qu'il publiait de-ci, de-là, des essais, des articles, des pensées isolées, où l'on trouve le témoignage d'un des critiques des plus avertis de ce temps et la recherche désespérée d'une forme d'expression absolument adéquate à la pensée créatrice, malgré les coutures, les lacunes et les ressemelages, que l'habitude quotidienne des mots usuels fait subir au langage.

Le cas de Paul Claudel est plus particulier ; car l'œuvre la plus importante de Claudel est antérieure à 1914 (*Le Partage de Midi*, entre autres), mais le fait que les vrais lecteurs de l'auteur de *L'Otage* se soient révélés après 1918 situe plus particulièrement ce grand poète dans l'après-guerre.

Il a été publié bien des écrits sur Paul Claudel, mais il semble que cet auteur soit si fourmillant, si riche, si fécond qu'on n'ait pas encore réussi à lui donner sa place exacte ni à le délimiter. Inspiré par la Bible, influencé par Shakespeare,

ayant écouté Mallarmé, théologien éminent, mais ayant subi le poids de l'influence extrême-orientale, de la Chine d'abord, du Japon ensuite, Paul Claudel est un phénomène si vaste et si indéfinissable, à la fois gothique et baroque qu'on peut dire que dans l'ensemble, son œuvre, bien que célèbre, reste à découvrir. Il est dans notre temps l'exemple presque unique d'un homme entièrement autonome et cependant rattaché aux plus riches sources d'idées de la pensée humaine.

Il faudrait toute une étude pour souligner l'œuvre des critiques de 1900 à 1940, non seulement des érudits, mais de ceux qui, en dehors de tout enseignement, s'appliquent à éclairer à la fois l'opinion publique et les auteurs eux-mêmes, et à chercher, dans l'innombrable floraison quotidienne, les fleurs destinées à un passage moins éphémère sur la terre. Cette énumération serait trop longue. Toutefois il en est deux que j'aurais regret d'omettre, Albert Thibaudet, esprit sagace, prudent, lumineux, sensuel, tout ensemble éclectique, bon-homme, avisé et méfiant ; et dans l'ordre universitaire, Charles Andler, à qui l'on doit le plus beau travail de critique scientifique sur Nietzsche, le seul que l'on puisse nommer à côté du commentaire allemand d'Ernst Bertram.

Entreprendre de résumer notre histoire littéraire, pendant quarante ans, est une tentative difficile. Je me suis efforcé d'en tracer l'itinéraire, d'en relever une topographie, d'y chercher les capitales, les préfectures, les chefs-lieux de canton. Ce pays mental est un fabuleux vignoble. Cette vendange se décantera peu à peu, ira au pressoir, livrera lentement ses essences les plus rares. Notre choix n'est pas définitif ; notre poursuite demeure incertaine. Il reste ceci de vrai : par l'exceptionnelle qualité des hommes de premier plan ; par la vérité, l'originalité, les particularités de ceux du second degré, par ce qu'ont apporté d'ingénieux ou d'ingénu, de multiformes et de varié, d'aventureux ou de touchant, beaucoup de ceux du troisième, la littérature française, pendant ces quarante

ans, s'est montrée digne de ce prodigieux passé dont elle est l'aboutissement. Inventer, créer, enrichir, amuser l'esprit, approfondir l'étude de l'homme, après Rabelais, et Montaigne, Pascal et Racine, Voltaire et Montesquieu, Victor Hugo et Balzac, Baudelaire et Maurice Barrès, cela semblait impossible. Cependant, nous avons assisté à ce magnifique phénomène, et nous le saluons aujourd'hui non sans émotion. L'avenir fera son tri dans cet amas considérable d'ouvrages, mais ce qu'il en gardera sera digne de notre passé.

Edmond JALOUX.
de l'Académie française.

RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE.

CHAPITRE II.

LA CRISE DES TRENTE.

AGONIE SOUS LE JOUG ET RETOUR À LA LIBERTÉ.

THÉRAMÈNE.

(SUITE).

A l'assemblée de ses alliés, Sparte s'était opposée au désir des Corinthiens et des Thébains, qui voulaient anéantir Athènes. Elle semblait tendre généreusement la main à sa mortelle ennemie abattue. Pour ma part, je crois sincère cette générosité spartiate (Lysandre, d'ailleurs, qui sans doute l'eût blâmée, n'était pas à Sparte) ; mais naturellement on a dit aussi, qu'elle s'appuyait sur des raisons politiques. Une Athènes aux mains des hétéries valait peut-être mieux, même aux yeux de Lysandre, qu'une Athènes détruite. Pourquoi créer ainsi une sorte de *no man's Land* exposé aux entreprises thébaines et donner à la Béotie la possibilité de porter ses forces aux frontières du Péloponèse ? Mais de pareils arguments peuvent toujours se retourner, et peut-être une Athènes détruite, réduite à l'état de la Messénie, partagée entre Sparte et son alliée du Nord ainsi assouvie, aurait encore bien mieux rassuré les Spartiates qui pouvaient craindre

un relèvement d'Athènes, de la démocratie et de l'Empire, tel qu'il devait se réaliser une trentaine d'années plus tard.

Les conditions imposées aux vaincus nous sont connues par des écrivains contemporains, comme Xénophon et Andocide, par Diodore, qui suit Éphore, et par un décret des éphores, conservé dans *la Vie de Lysandre* de Plutarque. Elles nous paraissent très dures : elles étaient presque modérées, au point de vue des Anciens, et ne devaient pas satisfaire les ennemis d'Athènes, c'est-à-dire presque tous les Grecs. Athènes devait livrer tous ses bateaux sauf douze, démolir les Longs Murs et les remparts du Pirée, rappeler les bannis (c'était presque toujours des adversaires de la démocratie), évacuer toutes ses possessions extérieures, avoir mêmes amis et ennemis que les Lacédémoniens et suivre ceux-ci sur terre ou sur mer, partout où il plaira à Sparte de conduire les armées. « Théràmène et les députés qui l'accompagnaient rapportèrent ces conditions à Athènes ; lorsqu'ils entrèrent dans la ville, ils furent entourés d'une foule de gens qui redoutaient qu'ils ne revinssent sans avoir rien obtenu ; c'est qu'il n'y avait plus de temps à perdre, à cause du nombre de ceux qui mouraient de faim. » Le lendemain, à l'Assemblée, malgré l'opposition de quelques stratèges et taxiarques parmi lesquels Eucratès, le frère de Nicias, Dionysodôros et Strombichidès, Théràmène fit voter la paix. « Alors Lysandre avec sa flotte entra dans le port du Pirée (16 avril 404), les exilés revinrent, et l'on commença à démolir les murailles au rythme des joueuses de flûte, dans un grand enthousiasme, tous pensant que ce jour marquait pour la Grèce le début de la liberté. »

Lysias a écrit cette phrase terrible : « Dans ce moment (c'est-à-dire au moment où les navires de Lysandre apparurent au Pirée, après la bataille de l'Hellespont), les hommes qui rêvaient un changement de régime préparaient leur coup : ils tenaient, pensaient-ils, l'occasion la plus favorable, c'était l'instant ou jamais d'établir un gouvernement conforme à

leur désir (1).» Lysias n'est pas un modèle de sérénité. Les oligarques avaient tué son frère et il s'était lui-même à grand'peine tiré de leurs griffes. Ce riche « métèque », fils d'un Syracusain ami de Périclès, l'aimable et riche Képhalos, qui, au commencement de la *République*, fait un si charmant éloge de la vieillesse, avait été ruiné par la révolution. Il avait quelques raisons de lui garder rancune. Ce n'est pas non plus un modèle de bonne foi ; la bonne foi n'est pas naturelle à ceux qui font le métier de logographe et, dans son œuvre, trop de plaidoyers laissent au lecteur attentif une impression pénible. Mais la haine est souvent clairvoyante. Celle de Lysias, on le verra, ne le trompait pas. Théramène avait fait triompher ses idées en 411-410 au temps des Cinq Mille. Depuis, sa souplesse avait su se plier à la démocratie restaurée, et il avait, comme stratège, bien servi la République. Il n'est pas étonnant qu'il attendît maintenant la paix pour appliquer ses doctrines. Mais si, pour l'obtenir de ses propres concitoyens, il usa d'un procédé qui répugne à ceux qui, de notre temps, ont encore conservé des sentiments humains, s'il osa cette vilénie de paraître s'associer aux ennemis de son peuple pour le réduire par la faim, on peut dire, pour sa défense, que la défaite était consommée et la paix nécessaire : Athènes n'avait plus d'armée, plus d'alliés, plus d'Empire, car l'Empire était depuis longtemps déjà, et de son plein gré, passé dans le camp de Sparte. Les démocrates samiens, qui résistaient encore, ne pouvaient manquer d'être réduits. En succombant, Athènes ne sacrifiait qu'elle-même. La Grèce tout entière mettait ses espoirs en Lysandre. Sans doute il nous paraîtrait plus beau que dans un dernier sursaut, avec Eucratès, Dionysodôros et Strombichidès qui voulaient prolonger la résistance, elle eût ramassé, pour un moment, les tronçons du glaive. Mais, au

(1) LYSIAS, *C. Agoratos*, 13.

point où l'on en était, les politiques avaient le droit de penser autrement. C'est une autre question de savoir si, dans la suite, ils ont fait ce qu'ils ont pu pour sauver la patrie.

Il est difficile de le soutenir même au sujet de Thérémène, et, à côté de Thérémène, il y avait les hétéries et leur homme. Celui-ci s'appelait Critias. Il était d'une tout autre trempe. Il appartenait à une des plus nobles familles d'Athènes et se vantait de descendre des rois ; selon le *Timée*, un de ses ancêtres, Critias, fils de Dripidès, était un parent de Solon. Cousin germain de Périctionè, la mère de Platon, on le voit figurer dans plusieurs des Dialogues où il apparaît comme un homme du monde aux manières exquises, un véritable *Kalokagathos*. Avec quelle bonne grâce, dans le *Protagoras*, n'intervient-il pas, en même temps que Callias et Alcibiade, pour faire reprendre la conversation entre Socrate et Protagoras ? Le sophiste est piqué par les objections et Socrate lui-même ne demande ou feint de ne demander qu'à quitter la place. Un autre jour, c'est le beau Charmide, son neveu, qu'il présentera à Socrate, avec une bienveillante élégance. Dans le dialogue qui porte son nom il expose, comme une tradition de famille, le mythe de l'Atlantide. Il est visible que Platon a quelque faiblesse pour ce parent, dont il dut cependant détester la conduite. On a remarqué que, dans l'école de Platon, on ne parle jamais du rôle politique de Critias. Aristote fait le récit de la révolution des Trente sans le nommer. Y aurait-il quelque impertinence à constater une certaine parenté entre les idées politiques de la *République* et celles de cet aventurier qui semblerait être plutôt de l'espèce des Alcibiades, des Thrasymaques et des Calliclès. Chez Platon, comme chez lui, même horreur de la foule, même tendance à vouloir confier le gouvernement de la cité à un groupe restreint d'habiles ; seulement, et c'est là qu'est l'abîme entre l'élève de Socrate, dont Critias n'avait été qu'un auditeur éphémère et intéressé, et l'élève des sophistes, avide de pouvoir et

capable des plus atroces cruautés : les habiles de Platon doivent être des philosophes, c'est-à-dire, pour lui, des espèces de saints qui dirigeront la cité dans les voies de la vertu.

Critias avait des talents : on a conservé de lui quelques fragments en hexamètres ou en distiques élégiaques et il avait composé des tragédies. Ses écrits politiques, ses *πολιτικὰ ἐμμετροί*, furent assez longtemps célèbres. Les modernes, nous l'avons vu, lui ont attribué un pamphlet sur la démocratie athénienne. Au temps de la seconde sophistique, il eut un regain de renommée et passait alors pour un modèle d'atticisme. Il avait suivi Socrate pour apprendre l'art de parler et de discuter, la rhétorique et la dialectique, car ce qui l'intéressait surtout c'était la pratique de la politique. A ce point de vue, la carrière de Critias ne répondait guère jusqu'ici à son ambition démesurée. Elle avait surtout manifesté son manque de scrupules et son insolence, son *ὕβρις*, comme disaient les gens d'alors. Compromis dans le scandale des Hermès, il avait été un des accusateurs des Quatre Cents dont son père avait pourtant fait partie et il avait plus tard travaillé au retour d'Alcibiade, son ami. Banni à l'instigation de Cléophon, il était allé soutenir en Thessalie une révolte des serfs contre les grands propriétaires ; nous croirons difficilement qu'il fût poussé par des sentiments d'humanité, d'ailleurs étrangers au monde du v^e siècle ; ce révolutionnaire cherchait sans doute plutôt à se constituer une tyrannie ; le fond de sa pensée politique est l'horreur de la démocratie égalitaire d'Athènes et il revint dans sa ville plein de haine pour la « canaille » et d'admiration pour Sparte, sans doute brûlé du désir, bien grec, il faut le dire, de se venger de ses ennemis.

Le retour des bannis avait renforcé les hétéries, et de ces hétéries, Critias avait tiré cinq éphores chargés de surveiller les démocrates partisans de la résistance. Thérამène jouissait alors du prestige que lui donnait son rôle de négociateur de

la paix et l'appui de Sparte. Au conseil, ses amis étaient en majorité. Lysandre était au Pirée.

Il faut nous représenter la puissance de Lysandre. M. Ferguson a comparé sa situation après la bataille d'Aegos Potamos à celle d'Octave au lendemain d'Actium. Ils apportaient l'un et l'autre la paix au monde et, aux peuples reconnaissants qui les divinisaient, ils pouvaient imposer l'ordre qu'ils rêvaient. Lysandre était le « libérateur » de la Grèce. On lui élève des autels, on lui adresse des péans, on institue des panégyries en son nom. Les Heraia de Samos s'appelaient maintenant *Lysandreia*. Il avait son poète attitré ; les sanctuaires se remplissaient de ses offrandes pour célébrer son triomphe sur l'orgueilleuse Athènes, et Pausanias décrit le monument consacré à Delphes, presque à l'entrée de la voie sacrée, et qui le représentait couronné par Neptune et entouré des navarques alliés d'Aegos Potamos — statues dont l'école française n'a retrouvé que les bases (1). Seulement Octave, profond politique, put et sut se servir des traditionnelles institutions de Rome pour construire l'édifice de son Empire ; on verra Lysandre, au contraire, se heurter aux institutions de Sparte. Son avarice, son penchant pour le despotisme, dit l'historien anglais, l'ont perdu. Auguste aussi aimait la toute-puissance, mais il l'aimait peut-être moins pour en jouir que pour l'exercer, moins pour dominer que pour régir, et il en craignait peut-être l'excès. Lysandre chérissait sans doute le pouvoir avec une passion égoïste et cette ardeur exclusive qui entraîne l'homme tout entier, cet individualisme dominateur auxquels les Grecs ont dû quelques-uns de leurs plus beaux dons de penseurs et d'artistes, mais qui, sur le terrain politique, a suscité des tyrans et des démagogues, non pas des empereurs.

Sparte avait décidé qu'Athènes devait revenir à la fameuse

(1) PAUSANIAS, *Phocide*, IX.

et mal définie constitution des ancêtres. Dans presque toutes les villes où il passait, Lysandre avait mis une commission de dix membres, soutenue le plus souvent par une garnison et un harmoste, et par les hétéries oligarchiques. Ainsi est assurée la soumission complète. On ne pouvait guère penser qu'il ménagerait à Athènes un régime plus doux. En sa présence le peuple s'assemble à Mounychie, sous la protection des armées spartiates. Dracontidès propose un décret instituant pour gouverner Athènes un comité de trente membres. Théramène a peut-être tenté de résister ; « une telle mesure, aurait-il dit, n'était pas prévue dans le traité », et, si l'on en croyait Diodore, Lysandre aurait répondu froidement : « Le traité est rompu, Athènes n'en a pas exécuté les clauses, puisque les Longs Murs ne sont pas encore détruits. Si l'on veut éviter les conséquences de cette indocilité, il faut changer de régime. » Ces paroles sont en contradiction avec le témoignage de Xénophon : « Les Trente avaient été désignés, dit cet auteur, dès qu'on eut détruit les Longs Murs », c'est-à-dire au commencement de 404. Mais c'est certainement la présence de Lysandre qui imposait à la majorité de l'Assemblée une stupeur résignée ; peut-être à la demande même de Théramène, avait-il déjà rappelé certains de ses navires, alors en route pour Samos (1). Force était donc d'obéir, mais les oligarques obéissaient sans peine et l'influence de Théramène se manifesta dans les procédures que l'on adopta, certainement avec l'autorisation et peut-être sur la suggestion de Sparte. Les Trente sont choisis, à raison de trois par tribu, l'un par le peuple, l'autre par Théramène, l'autre par les 5 éphores des hétéries. Plusieurs étaient les amis de Théramène, mais les autres

(1) A. G. Roos, *Chronologisches zur Geschichte der Dreissig*, *Klio*, XVII (1921), p. 1 et suivantes, voyez son interprétation de LYSIAS, *C. Ératosthène*, 71. Beaucoup d'historiens mettent l'établissement des Trente après la soumission de Samos.

appartenaient aux sociétés secrètes : aucun n'avait de tendresse pour la démocratie. Un comité de dix membres, dont fait partie et que dirige le beau Charmide, gouvernera le Pirée. Ainsi sur l'ordre du vainqueur, la révolution est faite, par les admirateurs de l'ennemi, dans le silence accablé du peuple depuis longtemps trahi. Les Trente n'étaient en principe qu'un gouvernement provisoire : ils avaient mission de rédiger une constitution et de dresser la liste des Athéniens du corps civique restreint auquel devaient être réservés les droits politiques. Naturellement ils ne tinrent pas cette tâche pour très urgente, mais comme ils recrutaient à leur gré les magistratures et le Conseil, ils purent se permettre d'agir à leur fantaisie. « Commençant par ceux qui, au su de tout le monde, vivaient sous le régime démocratique du métier de sycophantes et qui accablaient les bons citoyens (τοῖς καλοῖς καὶ γυθοῖς), ils les firent saisir et mettre à mort : de fait le Conseil était heureux de les condamner et pour les autres, tous ceux qui avaient le sentiment de n'être pas dans le même cas qu'eux n'en prenaient guère ombrage. » Ainsi parle Xénophon, mais il atténue certainement la modération des Trente à leurs débuts et « ceux qui n'en prenaient guère ombrage » se faisaient de courtes illusions. Certes les Trente n'édicèrent pas seulement de mauvaises mesures, puisqu'ils entreprirent des réformes législatives nécessaires, dont beaucoup auraient pu plus tard porter des fruits excellents, mais les violences qui les accompagnèrent et surtout l'esprit dans lequel elles étaient conçues les compromirent à jamais dans l'opinion du peuple. Ce n'était peut-être pas un mal que de mettre de la clarté dans l'archaïque législation solonienne, d'abolir les lois d'Éphialte, de restreindre le pouvoir interprétatif des tribunaux, de se méfier de la sophistique dans les procès, comme nous le révèle la décision radicale d'interdire l'enseignement de l'éloquence. Mais à toucher à ces idoles de la démocratie, il fallait le faire avec prudence, sans céder à des passions de

partisan, et il était grave de détruire les garanties mêmes de cette liberté et de cette dignité civique qui sont une des gloires les plus assurées de la civilisation athénienne. Or l'Assemblée du peuple naturellement n'existait plus, l'Héliée était réduite à la juridiction civile, la Boulé refondue et asservie : ses votes n'avaient plus la garantie du secret ; on votait à main levée pour les affaires politiques ; si elle formait un tribunal, les suffrages étaient déposés aux yeux de tous sur la table de l'acquiescement ou sur la table de la condamnation. Il n'aurait pas fallu enfin gêner des sanctions qui auraient pu être justes par une partialité féroce. Tous ceux que les Trente réservaient à la ciguë, genre d'exécution qui semble dater de leur temps, n'étaient pas des sycophantes. Plusieurs autres victimes figuraient de longue date sur les listes noires des hétéries que Lysandre avait complétées, et Xénophon ne nous parle pas des généraux et des taxiarques qui s'étaient opposés à la paix. Il est naturel certes que ces démocrates intransigeants inquiétassent les Trente. Une accusation avait été déposée contre eux devant le Conseil avant la destruction des Longs Murs et l'installation du nouveau gouvernement. Un personnage, assez louche d'ailleurs, Théocrite surnommé le Tatoué (1), avait dénoncé un complot. Un autre homme à tout faire, Agoratos, avait révélé des noms. Légalement l'Assemblée, saisie par le Conseil, aurait dû juger les accusés. Les Trente portèrent le procès devant le Conseil lui-même, qui leur était soumis. Ainsi périrent les « officiers ». Nous ne connaissons pas Dionysodôros qui probablement était taxiarque. Mais Eucratès, le frère de Nicias, avait été plusieurs fois stratège et Strombichidès, comme stratège aussi, avait rendu à sa patrie des services éclatants.

Dans un chapitre célèbre de son histoire (2), Thucydide

(1) *LYSIAS, C. Agoratos*, 19 et suivantes.

(2) *THUCYDIDE*, VIII, p. 66.

nous peint la sinistre stupeur qui régnait à Athènes au moment où s'organisait la conjuration qui devait amener la domination des Quatre Cents. Écrivain beaucoup moins puissant, Xénophon n'a même pas cherché à nous montrer en un raccourci aussi vigoureux l'état des esprits dans cette Athènes épuisée et humiliée sous l'oppression d'une poignée d'hommes pleins de mépris et de rancune pour la masse de leurs concitoyens et de condescendance admirative pour l'ennemi vainqueur. Les Lacédémoniens « nos sauveurs », dira Critias, et Théramène n'hésitera pas à reprendre l'expression pour lui-même, expression à la fois révélatrice des dangers que les passions populaires avaient, sous l'ancien régime, fait courir aux *Kalokagathoi* et de la bassesse que, sans souci de leur patrie, ceux-ci mettaient maintenant dans leur vengeance. Mais si Xénophon a manqué ce dramatique tableau, son goût précieux pour le détail vivant, comme pour les paroles prononcées, permet à notre imagination de nous représenter la terreur qui devait régner devant ces *trente* tout-puissants par la grâce de Lysandre : ce Critias, ce Charmide, entourés de leurs 300 porte-fouets et, au besoin, de jeunes gens audacieux avec leur poignard sous l'aisselle, et nous connaissons le sinistre Satyros et ses acolytes, les agents des Onze magistrats exécuteurs, Satyros le « plus hardi et le plus impudent des hommes ». Critias n'avait donc rien à craindre ; pourtant, pour confirmer sa tyrannie, il se rue à la servitude. Sûre de l'obéissance de ses valets, Sparte avait épargné à Athènes la présence de ses soldats. Mais deux des Trente, Aischinès et Aristotèles, furent, sans tarder, envoyés à Sparte pour les réclamer (1). Un corps de 700 hommes, commandés par l'harmoste

(1) XÉN. *Hell.*, II, 13-14. ARISTOTE, *Const. d'Ath.*, XXXVII, 2, place cet événement après la prise de Phylé par Thrasybule, à tort. Voir P. CLOCHÉ, *La restauration démocratique à Athènes*, p. 4.

Callibios, vint aux frais d'Athènes s'installer sur l'Acropole. Ce Callibios était un homme médiocre, que Lysandre lui-même méprisait. Cependant « les Trente se montrèrent auprès de Callibios d'une servilité sans mesure, pour obtenir son assentiment à tout ce qu'ils feraient » et ils allèrent jusqu'à condamner, même sans qu'il le demandât, ceux qui, comme l'athlète Astyochos, avaient résisté à ses brutalités.

« Dans les premiers temps Critias partageait les idées de Thérémène et était son ami. Mais bientôt il multipliait les exécutions — il n'oubliait pas qu'il avait été exilé par la démocratie ; — Thérémène s'y opposait, en disant qu'il n'était pas admissible de faire exécuter un homme pour avoir été honoré par la démocratie, sans d'ailleurs avoir fait le moindre tort aux gens de bien : car enfin, disait-il, toi et moi, pour nous concilier la faveur de la cité nous avons fait et dit bien des choses... » Critias répondait : « Nous sommes trente et non un seul ; si tu vois là une raison qui doit nous retenir d'user de cette magistrature comme d'une tyrannie, tu es bien naïf. » C'était donc là toute la doctrine de Critias ! Or comme « on voyait beaucoup de personnes se réunir pour se demander avec étonnement ce qu'allait devenir la République, Thérémène recommença à dire que si l'on ne prenait pas des gens en nombre suffisant pour participer aux affaires, le régime oligarchique ne pourrait pas se maintenir. » Obstinément fidèle à ses idées il demande la constitution rapide d'un corps de 5.000 citoyens. C'était trop pour Critias et ses amis. Mais ils redoutaient de voir les citoyens se grouper autour de Thérémène et ils consentirent à dresser une liste de trois mille personnes, qui devaient participer aux affaires publiques. Thérémène protesta : « il est absurde, disait-il, qu'un corps de trois mille, comme si ce nombre avait on ne sait quelle vertu, représentât l'ensemble des gens de bien, et qu'il ne pût y avoir des gens estimables en dehors d'eux ni des méchants parmi eux. Nous faisons d'ailleurs deux choses

contradictaires : un gouvernement de violence que nous rendons en même temps plus faible que les gouvernés. »

A ces critiques Critias répondit en désarmant tous les Athéniens sauf les Trois Mille. L'opération se fit au cours d'une revue où l'on rassembla les Trois Mille sur l'agora, tandis qu'on répartissait les exclus de la liste en des endroits divers et par petits groupes faciles à intimider. « Ainsi comme les Trente étaient en mesure d'agir à leur gré, ils firent décider que tous ceux qui ne seraient pas sur la liste des Trois Mille pourraient être condamnés à mort sans jugement et ils se mirent à exécuter beaucoup de gens, les uns par inimitié, les autres pour se saisir de leurs biens ; ils décidèrent en particulier que, pour avoir de quoi payer la garnison, chacun d'eux aurait le droit de faire arrêter un métèque, qui serait exécuté, ses biens confisqués, et ils dirent à Thérémène de faire arrêter lui aussi, celui qu'il voudrait. Il répondit : « Eh bien ! je ne trouve pas beau que des gens qui se disent les meilleurs se conduisent avec plus d'iniquité que les sycophantes : car eux au moins laissaient vivre ceux qu'ils dépouillaient, et nous, nous irons tuer des gens qui ne nous ont pas fait de mal, pour les dépouiller ? N'est-ce pas un acte plus inique en tous points que ceux des sycophantes ? »

On peut aisément imaginer ce que fut Athènes durant ces sinistres journées. Lysias plaidait à la fin de 403 contre Ératosthène, qui avait fait arrêter son frère, Polémarque, condamné à boire la ciguë. Ératosthène était l'un des Trente, un modéré pourtant, un ami de Thérémène. Il prétendait avoir été contraint par la décision de ses collègues, et c'est sans doute la vérité, car tel est le sort ordinaire des modérés qui, dans les heures de crise, espèrent, bien à tort, pouvoir éviter de partager les crimes des violents auxquels ils se sont liés par politique. Nous ne savons d'ailleurs pas si les tribunaux de la démocratie restaurée condamnèrent Ératosthène. Mais dans

la célèbre narration de son plaidoyer, Lysias a pour jamais noté d'infamie ces instruments de la tyrannie de Critias. Il faut lire ces quelques pages sobres et tragiques (1), suivre Lysias lui-même, poursuivi par Pison, l'un des promoteurs de l'odieuse mesure, jusque dans sa maison, où il propose à Pison, dont il savait la cupidité, un talent « pour le sauver ». « J'entre alors dans ma chambre, j'ouvre mon coffre, Pison s'en aperçoit, entre à son tour, et voyant le contenu, il appelle deux de ses aides et leur ordonne de s'en saisir. Ce n'était pas seulement la somme convenue, juges, mais trois talents d'argent : quatre cents statères de Cyzique, cent dariques et quatre coupes d'argent ; je lui demandai de me laisser au moins de quoi voyager. « Tu devrais t'estimer heureux, me répondit-il, si tu as la vie sauve. » Puis c'est la rue ! Pison, emmenant Lysias, rencontre deux collègues qui sont allés perquisitionner dans l'atelier de la famille ; ensuite la maison de Damnippe, où Pison, se joignant à ses collègues, laisse Lysias, en l'assurant de son prochain retour et où Théognis, le second initiateur de l'odieux décret garde d'autres prisonniers. Lysias s'échappe avec la complicité de Damnippe, et il apprend que Polémarque a été appréhendé et conduit en prison, où il devait bientôt boire la ciguë. Le corps ne fut même pas rendu à la famille. « Une fois mort, ils l'emportèrent hors de la prison, mais au lieu de laisser le convoi partir d'une des trois maisons qui nous appartenaient, ils louèrent un hangar pour y exposer le corps. Nous avions beaucoup de manteaux, mais quand on en demanda, ils n'en donnèrent pas un seul et ce furent nos amis qui fournirent l'un un manteau, l'autre un coussin... » Suit l'énumération de tout ce que les Trente prirent dans la maison et dans l'atelier d'armurier exploité par ces Siciliens domiciliés dans une Athènes alors hospitalière à l'activité si

(1) *LYSIAS, C. Ératosthène, 1-25.*

profitable de ses métèques (1). Et dans la rapine quelle brutalité ! La femme de Polémarque portait des pendants d'or, qui faisaient partie de ce que nous appellerions son trousseau de jeune mariée : Mélobios les lui arracha des oreilles ; Lysias avait pu s'enfuir à Mégare. Et sans doute Lysias est partial et il est assez probable qu'il a noirci le rôle d'Ératosthène, mais en concentrant son attention sur un épisode vécu, il donne de ces horribles moments un tableau criant de vérité. Avec cette souveraine et pathétique simplicité, qui est proprement l'atticisme, tous les traits sont notés, qui caractérisent les crimes ordinaires des gouvernements de coup d'État : l'hypocrisie des tyrans, qui cette fois ont eu soin pour masquer leur cupidité de mêler aux riches condamnés deux métèques pauvres, l'impuissance de l'opinion désarmée, la bassesse des passions surexcitées, l'ignoble mépris que les bourreaux affectent pour leurs victimes. Il y eut sans doute plusieurs traits de courage, mais d'un courage qui ne pouvait avoir aucun effet sur la situation générale, tel celui de Socrate qui, au péril de sa vie, refusa d'aller arrêter Léon de Salamine. Il y eut aussi les protestations de Thérémène. Mais Critias allait savoir le réduire au silence définitif. « Les Trente alors, pensant que Thérémène les gênerait pour agir à leur guise, conspirèrent contre lui : par des conversations privées, chacun allait l'accuser auprès des membres du Conseil de vouloir ruiner le régime : puis recommandant à des jeunes gens qui leur semblaient particulièrement audacieux de se trouver présents avec un poignard sous le bras, ils convoquèrent le Conseil. »

(1) Il n'est nul besoin, je pense, d'avertir le lecteur que le métèque (μέτοικος) est l'étranger domicilié à Athènes, qu'il y est protégé et estimé et que le mot n'a nullement le sens péjoratif qui lui est si sottement donné dans la langue courante d'aujourd'hui, que l'on appelle improprement le français.

Xénophon nous restitue la dramatique séance. Critias y prend la parole et prononce contre Thérémène un discours habile et menaçant. « Toutes les révolutions, dit-il, s'accompagnent de violences. Voulons-nous, oui ou non, établir l'oligarchie d'accord avec les Lacédémoniens, « nos sauveurs » ? Nous le voulons, et Thérémène l'a voulu autant que nous. Le premier, il a poussé à la politique d'amitié avec Sparte et au renversement de la démocratie, maintenant il se jette dans l'opposition, comptant se ménager ainsi une retraite : il agit comme un traître et il trahit naturellement. Rappelez-vous sa conduite au temps des Quatre Cents ! rappelez-vous le procès des Arginuses ! Alors il trahit les stratèges et reçut le surnom déshonorant de cothurne. Imitons la plus belle des constitutions, celle de Sparte : qu'arriverait-il là-bas si un éphore faisait une politique contraire à celle de ses collègues ? » Or beaucoup dans le Conseil étaient favorables à Thérémène, mais il y avait aussi la menace des poignards ; elle n'échappait à personne. Thérémène se défendit pourtant avec courage. L'unité de sa vie politique est manifeste ; il le montre abondamment, avec adresse et fierté. Il relève spirituellement ce surnom de cothurne (1) dont on veut l'accabler. « On m'appelle ainsi parce que je sais m'adapter aux uns et aux autres. Et celui qui ne convient ni aux uns ni aux autres, comment, au nom des Dieux ! convient-il de l'appeler ? » A son apologie, il mêle de cruelles attaques contre la politique et la carrière de Critias et termine par une profession de foi qui est en même temps une vigoureuse critique de son adversaire. « Pour moi, Critias, je n'ai jamais cessé de combattre ceux qui considèrent qu'il ne peut y avoir de belle démocratie jusqu'à ce que les esclaves et ceux qui vendraient, par misère, leur patrie pour

(1) Le cothurne est une chaussure de théâtre qui s'adapte indifféremment à l'un ou à l'autre pied.

une drachme participent au pouvoir, et je suis l'adversaire constant de ceux qui pensent qu'il ne peut se constituer une bonne oligarchie avant qu'ils aient réduit la cité à subir la tyrannie du petit nombre.»

Comme il avait terminé sur ces mots, et qu'on vit nettement dans le Conseil des mouvements qui lui étaient favorables, Critias, qui se rendait compte que, s'il laissait le Conseil voter par oui ou par non sur le cas de Théràmène, celui-ci se tirerait d'affaire, et qui estimait que l'existence ne serait plus tolérable alors, alla s'entretenir un moment avec les Trente, puis il sortit pour donner l'ordre aux porteurs de poignards de se tenir bien en vue du Conseil contre la balustrade. Puis il rentra et dit : « A mon avis, membres du Conseil, c'est l'affaire d'un chef digne de ce nom, quand il voit ses amis entraînés dans l'erreur, de ne pas les y laisser. C'est bien ce que je vais faire. Au reste, ces gens que vous voyez debout ici déclarent qu'ils ne nous laisseront pas faire, si nous voulons acquitter un homme qui ruine ouvertement l'oligarchie. Il est stipulé dans les lois nouvelles que personne parmi les Trois Mille ne peut être mis à mort sans un vote de vous, tandis que ceux qui ne sont pas sur cette liste, les Trente ont plein pouvoir pour les faire exécuter. Eh bien, moi — ce furent ses paroles — j'efface de la liste Théràmène que voici, avec notre assentiment à tous. Et cet homme, ajouta-t-il, nous le faisons exécuter.» En entendant ces mots, Théràmène bondit auprès de l'autel d'Hestia, et dit : « Et moi, j'invoque ce qui représente la légalité même, pour qu'il ne soit pas au pouvoir d'un Critias d'effacer de la liste ni moi, ni aucun de vous, à son gré, mais que cette même loi qu'ils ont rédigée au sujet des gens de la liste, que cette loi soit appliquée s'il s'agit de juger vous ou moi. Il y a une chose que, par les dieux, je n'ignore pas : c'est que cet autel ne me sera d'aucun secours, mais je tiens bien à vous montrer que ces gens-là sont à la fois de la dernière injustice vis-à-vis des hommes et de la dernière impiété vis-à-vis des dieux. Pour vous, cependant, gens de bien, je m'étonne à l'idée que vous ne vous défendiez pas vous-mêmes, car, vous le savez bien, mon nom n'est pas plus facile à effacer que celui de chacun de vous.» Là-dessus le héraut des Trente appela les Onze pour saisir Théràmène. Ceux-ci entrés avec leurs agents sous la conduite de Satyros, l'homme le

plus hardi et le plus impudent. Critias dit : « Nous remettons entre vos mains Théràmène que voici : il a été condamné conformément à la loi ; vous autres vous allez le saisir et le mener où il faut, et vous agirez en conséquence. » A ces mots, voici Satyros, voici les agents qui arrachent Théràmène de l'autel. Théràmène cependant, comme on pouvait s'y attendre, suppliait les dieux et aussi les hommes de jeter les yeux sur ce qui se passait. Cependant le Conseil ne bougeait pas : il voyait que les gens qui étaient près de la balustrade étaient pareils à Satyros, que le devant de la salle était plein de gardes, et l'on n'ignorait pas qu'ils étaient là avec leurs poignards. On entraîna à travers l'agora l'homme qui prenait, et à grands cris, les gens à témoin de tout ce qu'il subissait. On cite encore de lui, entre autres, le propos que voici : comme Satyros lui disait qu'il aurait à s'en plaindre s'il ne se taisait pas, il demanda : « Et si je me tais, n'aurai-je donc pas à m'en plaindre ? » Et quand il dut, contraint à mourir, boire la ciguë, on raconte qu'il jeta, comme au jeu du cottabe, la dernière goutte, en disant : « A la santé du beau Critias. » Je n'ignore pas que ce ne sont là que des bons mots qui ne méritent guère de mention : mais il faut quand même je crois, admirer que chez cet homme, malgré l'imminence de la mort, ni le bon sens, ni l'esprit, n'abandonnèrent son âme. » (1)

(à suivre.)

Pierre JOUGET.

(1) Traduction de J. Hatzfeld, édition des Universités de France de XÉN. *Helléniques*, II, 3, 50-56, p. 94-96.

POSITIONS.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ. FRATERNITÉ.

Je défends donc la vraie démocratie, qui est au fond formée d'un large esprit de tolérance, qui implique l'absence de prépondérance d'un individu sur un autre, d'une race sur une autre, d'une nation parmi les nations. Ce qui ne veut pas dire qu'elle exclut l'obéissance, avec ce corollaire que l'obéissance provient d'un consentement personnel. Renan a dit quelque part que la démocratie était le contraire de la discipline : c'est exact pour la démocratie parlementaire de la France durant ces cinquante dernières années. La clique politique y a inséré la flatterie d'une partie de la population et surtout le nivellement du milieu social, qui ne peut se faire que par en bas.

Il n'est nul besoin d'ergoter lorsqu'on parle de démocratie, car son programme a été établi dans le plus beau manifeste qu'ait produit peut-être l'humanité, par surcroît une magnifique page de français, la *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen*. Je n'accepte pas en bloc la révolution de 1789, ainsi que Clémenceau nous sommait de le faire, mais ce document rejoint beaucoup de maximes évangéliques, et si je vais insister là-dessus, c'est pour m'opposer aux « Catholiques d'État », lesquels prétendent voir une contradiction entre christianisme et démocratie.

Dès l'abord, je désire répondre à une objection possible. On a invoqué, je le sais, à propos de mon *Coup d'œil sur la question sociale*, l'encyclique de Pie X qui condamnait le Sillon. Je ne saurais assez répéter que le Sillon a surtout été condamné parce que « pour une forme politique spéciale, en compromettant l'Église, il divisait les catholiques, arrachait la jeunesse et même les prêtres et les séminaristes de l'action simplement catholique ». Ces lignes sont extraites de la Lettre du 25 août 1910 sur le Sillon. Or elles sont immédiatement précédées de la déclaration la plus nette sur le fond de la question : « Nous n'avons pas à démontrer que l'avènement de la démocratie universelle n'importe pas à l'Église dans le monde. » D'ailleurs les principes que je soutiens ont été exposés dans la première encyclique du Pape Pie XII, *Summi Pontificatus*, qui dénonce « l'oubli de la loi de solidarité humaine et de charité, dictée et imposée aussi bien par la communauté d'origine et par l'égalité de la nature raisonnable chez tous les hommes ». L'Église avait déjà affirmé sa foi démocratique non seulement dans l'encyclique *Rerum novarum* mais aussi dans *De conditione opificum*. C'est enfin l'organe du Vatican l'*Osservatore romano* qui proteste avec véhémence en février 1941 parce qu'on a osé répandre qu'il « était bien connu que le Saint-Siège était opposé à la forme démocratique ». Et dans son allocution de Noël 1940, le Pape Pie XII condamnait « un mécanisme destructeur de liberté, renforcé par la violence, sans sincérité, sans consentement, sans joie, sans dignité, sans honneur, et opprimant les âmes ».

J'ai déjà eu l'occasion de signaler que l'encyclique *Rerum novarum* avait été mise sous le boisseau en France. Voici sur cette question les graves commentaires d'un dominicain, le R. P. Ducattillon : « Prêcher la doctrine sociale officielle de l'Église devant l'ensemble du peuple chrétien était devenu une entreprise extrêmement périlleuse. Aussi, d'ordinaire, les prédicateurs s'en gardaient-

ils bien, s'ils tenaient tant soit peu à leur réputation et s'ils avaient le désir de ne pas se voir fermer des chaires renommées. Et il faut s'expliquer, certes, l'inquiétude de certains pasteurs responsables d'une paroisse : « Que « voulez-vous, je ne puis pas me mettre à dos les meilleures familles ou risquer une émeute dans mon église. » Cette réflexion a été faite, il n'y a pas tellement longtemps, par le curé d'une des meilleures paroisses de Paris. Ce sera l'honneur incomparable, devant l'histoire, du Pontificat Catholique Romain depuis Léon XIII, que d'avoir élevé la voix à ce sujet d'une manière répétée et constante, avec une clarté, une ampleur, une hardiesse incomparables, dans un ensemble d'encycliques en particulier, qu'il faut vraiment ignorer pour méconnaître la vraie position de l'Église. »

Sur le point qui nous occupe, ce dominicain a montré que chez la majorité des chrétiens français, l'exercice de la charité consistait uniquement dans des actes de bienfaisance et de dévouement. On donne aux pauvres simplement pour entretenir sa bonté à un certain niveau, mais non dans cet esprit de réparation et de restitution que recommandaient les Pères de l'Église. De justice, il n'est pas question. C'est du pharisaïsme et du plus pur : combien de chrétiens estiment leur conscience en repos parce qu'ils remplissent leurs devoirs religieux et font l'aumône ! « Muni de ses œuvres, écrit le R. P. Lagrange, le Pharisien était content de lui, et s'approchait avec confiance du tribunal de Dieu. » Parcourons un roman contemporain, qui ne recherche pas la méchanceté : « Tel d'entre nous, fait dire Jean Dufourt dans *Calixte*, à un bourgeois lyonnais, dont les charités sont manifestes, éclatantes, ne donne à ses employés que des appointements de misère, et sa femme, quêteuse obstinée pour les pauvres, dispute avec ses domestiques sur une augmentation de gages de dix francs. » Et le romancier nous montre plus loin son héroïne qui donne une pièce blanche à un cul-de-jatte, mais marchande à une vieille aveugle

une paire de lacets, sur laquelle elle réussit à obtenir deux sous de réduction. Ajoutons que dans les temps modernes, l'aumône s'est souvent faite avec ostentation : il était aussi important de faire savoir qu'on avait assisté au Bal des Petits Lits Blancs que de ne pas avoir manqué le Grand Prix. C'est ce que Forain avait visé dans un dessin que je ne rappelle pas sans frémir ; deux jeunes filles viennent d'apprendre le terrible tremblement de terre de Messine de 1909, et l'une dit à l'autre : « Chic ! On dansera cet hiver ! »

Pour l'Église, la définition est donc bien nette : démocratie doit être l'équivalent de justice. Reste le point de vue politique et l'affaire vaut la peine qu'on s'y arrête, pour calmer le trouble de certaines consciences. J'emprunte à Jacques Maritain les citations suivantes qui, par leur clarté, ont le mérite de fixer la thèse catholique.

« La philosophie devra distinguer trois sens au mot démocratie : 1° La démocratie comme tendance sociale, recommandée par les Papes et qui n'est autre que le zèle de donner aux classes laborieuses, plus que jamais opprimées dans le monde moderne, des conditions de vie humaines, requises non seulement en charité, mais d'abord en justice ; 2° La démocratie politique, entendue au sens d'Aristote et de saint Thomas, que l'Église comme la philosophie tiennent pour une des formes de gouvernement possible en droit ; 3° Le démocratisme, ou la démocratie au sens de Rousseau, disons le mythe religieux de la démocratie, qui est quelque chose de tout différent du régime démocratique légitime. La démocratie ainsi entendue se confond avec le dogme du Peuple Souverain, qui, uni au dogme de la Volonté générale et de la Loi expression du nombre, constitue, à la limite, l'erreur du panthéisme politique. »

Revenons maintenant à cette *Déclaration des Droits* qui fut votée par l'Assemblée Constituante le 26 août 1789, donc à une date où, suivant le mot de Camille Desmoulin, il n'y avait pas dix républicains en France. La forme

du régime politique n'a par conséquent rien à voir avec les principes qu'elle énonce. La *Déclaration des Droits* peut s'adapter aussi bien à une forme monarchique de gouvernement qu'à la républicaine. Voyons-en ensemble les principes, lesquels ont un caractère universel, puisqu'ils ne s'adressent pas aux Français particulièrement, mais à l'humanité tout entière.

« Les malheurs, nous est-il dit, viennent de ce que les droits de l'homme ont été méconnus. Il est nécessaire de les définir : 1° pour que le gouvernement ne soit pas abusif; 2° pour que les réclamations éventuelles des citoyens ne soient pas arbitraires. Les trois principes qui y sont énoncés sont la liberté, l'égalité et l'intangibilité de la propriété. Les hommes naissent et demeurent égaux en droits. La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Tous les citoyens étant égaux aux yeux de la loi sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents. La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. »

La définition juridique de la liberté se perd au fond le plus lointain de nos traditions humanistes. Voyez la vie envisagée par Rabelais à l'Abbaye de Thélème : « En leur règle n'estoit que ceste clause : **FAY CE QUE VOULDRAS**. Parce que gens liberes, bien nez, bien instruits, conversans en compaignies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon qui toujours les poulse à faictz vertueux et retire de vice, lequel ils nommoient honneur. » Ceux que détestait le curé de Chinon, c'étaient « les hypocrites, les traîtres qui regardent par un pertuys, les cagots, escargots, catagots hypocrites, caffars, empantouffés,

papelards, chattemites, pattes pelues et autres telles sectes de gens qui se sont desguisés comme masques pour tromper le monde.» C'est enfin Renan qui a défini l'être libre un être moral.

L'acquisition des qualités de courtoisie, de délicatesse et de correction permettrait à chaque individu de ne jamais tenter d'obtenir le maximum de ses droits possibles et, notamment, il n'oublierait jamais que chacun devant jouir des mêmes droits que lui, les besoins de ses contemporains limitent l'exercice des siens propres. Après tout, l'on admet bien dans certains milieux la servitude des bienséances mondaines.

Que l'autorité vienne d'en haut ou d'en bas, peu importe au point de vue philosophique, si chaque individu pense à ne pas négliger l'état d'esprit de ceux qui l'entourent pour régler sa propre conduite, mais non en vue d'imposer ses idées par la force. Sans approuver le moins du monde toutes les idées de Rousseau, nous devons admettre que chaque être humain doit croire à l'existence nécessaire d'un contrat social. Je n'ignore pas qu'un certain clan va m'en tenir rigueur, mais n'a-t-on pas reproché à Jacques Maritain d'avoir parlé de démocratie sociale. Toujours le pharisaïsme. J'insiste donc pour affirmer que Rousseau n'a pas acquis le monopole de cette expression. La liberté bien comprise s'accompagnerait toujours d'une sorte de servitude, volontaire, ou imposée par le commandement divin de l'amour du prochain, et notre droit ne saurait avoir pour limite notre puissance personnelle. C'est le seul moyen de faire régner l'harmonie sociale : « un soliste, écrit André Gide dans son *Journal*, doit jouer dans le sens de l'orchestre. »

Des exemples familiers serviront à faire connaître ma pensée. Le piéton commence à savoir que sa liberté sur les grandes routes est subordonnée à la circulation des automobiles, qui passent à une vitesse dangereuse pour sa nonchalance d'antan, il en a pris son parti sans être

pour cela plus malheureux, mais il a dû se soumettre à une éducation. Le citoyen ne pourrait-il pas apprendre une fois pour toutes que sa liberté s'arrête, en toutes circonstances, à la liberté d'autrui? Chaque Français aurait profit à méditer, en vue d'applications multiples à la vie courante et à sa morale pratique, ces conseils donnés avec humour par un magistrat aux conducteurs d'automobiles : « Soyez toujours courtois en roulant, écrivait mon ami Charles Puech. Il est malséant de couper la voie d'une autre voiture, de trop près ; de passer à toute allure au ras d'un piéton, de doubler une auto qui est devant vous, pour vous arrêter, quelques secondes après, devant elle et la forcer à manœuvrer pour vous éviter ; de couvrir de boue aussi bien une jolie femme qu'un pauvre bougre, en passant dans une flaque que vous auriez pu éviter. Pourquoi gêner les autres quand il est si facile d'agir correctement? »

Abuser de sa liberté dans l'ordre social, c'est se mettre dans son tort, absolument comme le malade auquel un régime est prescrit se met dans son tort en ne le suivant pas, et il est pourtant libre d'agir ainsi. Il y a bien des textes pour interdire l'allumage des grands phares des autos « qui constituent une gêne pour ceux que l'on croise », et l'on trouve encore certains conducteurs qui paraissent comme ravis de témoigner que leur voiture possède le matériel le plus perfectionné. Là encore, c'est une question d'éducation.

Ainsi la notion de liberté doit être envisagée comme une conception de simple correction. Je pense aux gens qui ne renvoient pas l'ascenseur. Admettons que cette définition ne se rattache pas à une haute vertu, qu'elle soit inspirée par la plus élémentaire prudence : ce n'est déjà pas si mal. Au nom de cette prudence, nous condamnerions la morale de l'intérêt, que celui-ci soit individuel ou collectif, et sa conséquence immédiate, la haine. On doit pouvoir obtenir cette réforme des mœurs : l'idée de devoir agira sur les uns, la volonté d'être agréable à son

voisin sur d'autres, et il n'est pas jusqu'au snobisme qui ne pousse l'homme à vouloir être compté parmi les gens de bonne compagnie. Nous rejoignons ainsi la maxime évangélique : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux. » Le magistrat que je viens de citer montrait tout son cœur en donnant cette définition : « S'enfuir après avoir causé un accident d'automobile, est une lâcheté, une sottise et de plus un délit ou une circonstance aggravante. » Au fond, ce qui est demandé ici, c'est une victoire sur soi-même, et c'est le sens que je donne à la maxime de Montalembert : « La liberté ne s'obtient pas, elle se conquiert. »

Les concepts de liberté, d'égalité et de fraternité sont assez beaux pour ne pas être suppléés par une nouvelle trilogie de « travail, patrie et famille », dont la portée morale est, au fond, inférieure. La presse de Vichy elle-même s'en rend parfaitement compte, témoin cette note du *Temps* du 6 mai 1941, qui reprend un slogan de la radio française de Londres : « La famille, hélas ! est trop souvent disloquée, le travail fait parfois défaut, la patrie est divisée. »

Bien d'autres s'y étaient essayés avant le Maréchal et Paul Bourget semble avoir conseillé : discipline, hiérarchie, charité. Dans son récent livre, le R. P. Ducattillon souligne les trois signes d'une civilisation de type chrétien : la primauté de la personne sur le groupe ; l'égalité foncière de tous les hommes ; la fraternité humaine. Cet éminent dominicain nous ramène encore à la *Déclaration des Droits*.

Il faut d'abord songer que ces notions ne sont pas indépendantes les unes des autres, qu'elles sont au contraire liées entre elles. Il faut se rendre compte que la liberté ne doit pas être séparée de la fraternité et de l'égalité de droits.

Je souscris bien volontiers à cette remarque d'André Gide : « Cette *Liberté* que nous prétendons représenter et défendre n'est le plus souvent que le droit d'en faire

à notre tête, à notre guise, et serait mieux nommée : insubordination.» Et il nous conte cette savoureuse histoire : « On tourne les extérieurs de la *Fanny* de Pagnol (à Marseille). Les sergots réquisitionnés suffisent mal à maintenir à distance l'affluence des désœuvrés du vieux port ; on tend des cordes. Entre deux prises de vues la circulation des trams et des autos se rétablit, et, en dépit des ordres, le champ de travail est envahi par une quantité de badauds qu'on ne refoule à nouveau qu'à grand'peine. Chez tous ces gens, aucun souci d'aider, ne fût-ce qu'en ne gênant point le travail d'autrui. J'imagine une foule éduquée, faisant la police elle-même et prenant plaisir à collaborer à une réussite dont elle doit ensuite profiter.»

Chacun devrait se pénétrer de cette idée simple que son droit se termine au point où commence celui du voisin. Il y avait trop de gens qui estimaient que la justice, c'était ce qu'on exige de ce même voisin. « Les abus, écrit Georges Dumani, n'ont jamais été le fait des principes, uniquement des hommes, et si la liberté devient parfois une manifestation de l'individualisme forcené, la faute en est aux politiciens et aux surenchères qu'ils proposent à leur clientèle, comme aux doctrinaires convaincus pour qui l'homme est un bloc inerte où ils entendent que les théories abstraites s'inscrivent à la lettre.» C'est ainsi qu'il convient de comprendre le problème : la notion de liberté ne saurait être proscrite sous prétexte qu'elle est devenue, soi-disant, de la licence.

Allons-nous mériter les sarcasmes de Bonaparte, qui écrivait avant le 18 brumaire : « La république est une chimère dont les Français sont engoués, mais qui passera avec tant d'autres. Il leur faut la gloire, les satisfactions de la vanité ; mais la liberté, ils n'y entendent rien.» La vérité, c'est que le Français est « resquilleur », le mot a fait fortune depuis un certain film. On commence par franchir la douane avec un litre d'alcool (Flaubert le note déjà dans son *Dictionnaire* : Douane, on doit se révolter

contre, et la frauder) et l'on finit par domicilier revenus et capitaux à l'étranger pour se soustraire à l'impôt. Tout n'est pas faux, loin de là, dans le vaudeville un peu laborieux de Louis Verneuil et Georges Berr, *L'École des Contribuables*, représenté en 1934. Cela débute par l'essai de passer avant les autres à une queue devant un guichet de théâtre et s'achève par la volonté de chacun d'échapper à la loi. Sur ce point, nous sommes tous coupables : « A chaque règlement nouveau qu'on impose à la France, note André Gide dans son *Journal* en pleine guerre, le 15 février 1918, chaque citoyen français s'inquiète de savoir non point comment le suivre, mais comment l'éluder. J'en reviens toujours à ceci : on parle de défaut d'organisation ; c'est défaut de conscience qu'il faut dire. » Sans doute avons-nous appris tout petits à nous gausser en voyant Guignol battre le commissaire et nous y avons gagné une propension à frauder l'autorité. L'écueil extrême, c'est de tomber sous le coup des raileries de Platon : « On voit les chevaux et les ânes accoutumés à une allure libre et fière, heurter dans les rues tous les passants qui ne leur cèdent point le pas : c'est partout un débordement de liberté. » L'idée a été reprise par Anatole France dans *Sur la pierre blanche* : « On a fait un si étrange usage du mot de liberté dans les derniers temps de l'anarchie capitaliste que ce mot a fini par exprimer uniquement la revendication des privilèges. »

Nous demandons que cette conception de la liberté cesse. Est-ce très difficile ? Ne savons-nous pas que sur bien des points nous avons fait coïncider nos adhésions au sens commun ? Il s'agit donc de faire cadrer cette attitude avec la vie sociale : « Croyez-vous, s'écrie Anatole France, qu'il y ait beaucoup de liberté dans l'approbation que nous donnons aux classiques grecs, latins, et même aux classiques français ? » Et André Gide reprend la même idée d'une façon plus générale dans son *Journal* : « L'on croit éprouver de l'amour, du désir, du dégoût, de la jalousie, et l'on vit à l'instar d'un modèle courant

de l'humanité qui nous est proposé depuis notre enfance.» D'autre part, la standardisation industrielle n'est-elle pas une atteinte à la liberté individuelle, ce dont peu d'humains s'aperçoivent? Nous avons bien su enfin adapter notre liberté avec le sens pratique : après tout, on est libre de descendre d'un tramway en marche. A une époque où la machine est maîtresse, où nous sentons de plus en plus notre impuissance en face d'elle, il doit nous être facile de savoir que notre liberté a des bornes, au moins vis-à-vis des obstacles physiques. Alors, au lieu d'obéir à des passions ou à des préjugés, sachons regarder les obstacles moraux qui s'opposent, en raison, à une activité individuelle désordonnée.

Les textes législatifs, impossibles à éviter dans une société, deviennent obligatoires par la contrainte : la police, après la magistrature, est chargée de veiller à leur stricte application. Dans l'ensemble, ces textes nous invitent à bien peu de choses : « Faire notre service militaire, acquitter nos contributions et payer notre terme. Le gendarme, le percepteur, le propriétaire sont pour la plupart des citoyens, la forme visible du devoir.» Or il nous faut aujourd'hui quelque chose d'analogue à l'adhésion à une formule religieuse : chacun doit se rendre compte de son devoir, moins avec son intelligence qu'avec son cœur et sa volonté. Il y a là toute la distance qui sépare un sacrifice imposé à un sacrifice consenti. Ce n'est pas avec de l'intelligence qu'on perfectionnera la société, mais avec de l'amour, de la charité, ce qui demande un perpétuel effort de volonté.

La notion d'égalité avait fait place peu à peu à une sorte de manie égalitaire. Que le peuple ait compris le principe de cette façon, il est excusable, mais que des penseurs aient fait la même confusion, probablement avec intention, c'est ce qu'il faut impitoyablement condamner. Voyons Paul Bourget : « La folie égalitaire, meurtrière à la vie, sous toutes ses formes, principe d'abaissement universel dans les mœurs, de dégradation

dans les intelligences, et, tôt ou tard, de sanglant désordre dans les actes.» Si chaque être humain pensait plus souvent à ce principe d'égalité, non pas dans sa signification la plus absurde de nivellement, mais en envisageant comme une constante la dignité de l'homme, nous verrions moins d'injustices sociales ou tout au moins nous enregistrerions certaines améliorations de la condition des ouvriers. A force de semer à la classe ouvrière qu'il s'agit de la mater, on finira par lui faire perdre l'estime qu'elle doit avoir pour elle-même. Cela ressemble trop au geste du mari qui reprocherait toujours à sa femme qu'il l'a épousée sans dot. Qu'on le veuille ou non, « le monde moderne est le monde des masses, écrit M. J. W. Beyen. Pour qu'il devienne le monde des masses heureuses, il importe avant tout que ces masses se considèrent comme reconnues, estimées ».

Je crois qu'il conviendra d'envisager la suppression du compartimentage de notre société, dont le pire, à mes yeux, est représenté par les logements ouvriers, où des êtres qui n'ont d'humain que le nom, vivent entassés les uns sur les autres, comme dans une caserne, se croyant plus brimés qu'ils ne le sont par d'autres êtres, les bourgeois, qu'ils ne voient jamais, de même encore qu'à la caserne on ne sent pas la présence de l'officier. Écoutez Alain dans ses *Propos sur le bonheur* : « La paix sociale résultera de rapports indirects, de mélanges d'intérêts, d'échanges directs, non par organisations, qui sont mécanismes, comme syndicats et corps constitués, mais au contraire par unités de voisinage, ni trop grandes ni trop petites. »

APOLOGIE DE L'INDIVIDUALISME.

Je persiste à croire que la poussée démocratique qui a pris pour unité sociale l'individu ne porte pas en elle de ce fait un germe de mort : le grave danger pour l'avenir de la société, c'est plutôt la discipline de la termi-

tière. Il suffirait déjà pour améliorer considérablement cet individu de ne pas lui enseigner la haine de son prochain. Le peuple ? On ne saurait manquer d'égards envers lui, et la bourgeoisie, dans ses rapports avec lui a trop basé ses principes sur la morale assez basse de l'égoïsme. Il y a un abîme entre le fait de mater la classe ouvrière et la maxime évangélique d'aimer son prochain comme soi-même, et depuis qu'Horace a lancé son *Odi profanum vulgus*, le Christ est mort sur la Croix et pour tous les hommes. Les « semaines de bonté » avaient quelque chose de spectaculaire et d'un peu puéril, mais il serait grand temps pour tous de manifester un peu de bonté dans les actes. Bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes œuvres, telle était déjà la morale zoroastrienne. Mais il convient de ne pas interrompre la prédication, car, on l'a dit, la bonté est « une création contre nature ». A la définition qu'en donne André Gide dans son *Journal*, il semblerait pourtant qu'on pourrait la trouver à chaque coin de rue : « La vraie bonté, dit-il, présuppose la faculté d'imaginer les souffrances d'autrui comme siennes. »

C'est comme chrétien et comme démocrate que je songe à l'individu, parce que je pense à l'âme immortelle, à l'être humain doué de conscience, à la dignité de la condition d'homme. Je m'insurge contre la dictature moderne précisément parce que, comme l'a écrit Georges Dumani, « non seulement elle ignore Dieu, mais le combat, et que son idéal mécanique tend à l'abaissement de l'homme, à la suppression radicale de l'effort individualiste et à la mort de la conscience ».

C'est par l'éducation que l'individu saura qu'il vit en société, ce qui lui impose des sacrifices. Nous pensons que les aspirations individuelles, sources d'énergie, doivent pouvoir s'accommoder des conventions sociales, au lieu de s'insurger contre elles. La position de l'individu dans la démocratie n'est pas quelque chose d'extraordinaire ni d'insurmontable : dans un pèlerinage, on sent simultanément son isolement et sa solidarité avec les fidèles.

« Le plus grand péché contre l'esprit est de prétendre résorber l'individu dans l'État », disait encore Dumani. D'ailleurs la pensée chrétienne rejoint nos plus grands juristes : « L'individu, écrit Beudant, a des droits opposables à ceux de l'État. » Et Esmein : « La source de tout droit se trouve dans l'individu parce que lui seul est un être réel, libre et responsable. » Il faut s'attacher enfin à l'individualisme pour une raison pratique, qui seule, ne serait peut-être pas suffisante, mais qu'il importe de ne pas négliger. L'individualisme est dans la tradition française et il sera plus expédient de canaliser, d'améliorer cette conception qui a fait ses preuves chez nous, plutôt que de s'y opposer, probablement sans résultat. Mais si la société est faite, l'individu, comme l'a dit, est encore à faire.

La tâche sera d'autant plus lourde que l'individu est actuellement absorbé dans la société par tous les rouages qui lui ont enlevé sa personnalité. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour laisser le monde s'en aller à vau-l'eau : c'est notre civilisation qui est en jeu. Carrel a courageusement mis en évidence cette tragédie : « L'homme ne supporte pas impunément le mode d'existence et le travail uniforme et stupide imposé aux ouvriers d'usine, aux employés de bureau, à ceux qui doivent assurer la production en masse. Dans l'immensité des villes modernes, il est isolé et perdu. Il est une abstraction économique, une tête du troupeau. Il perd sa qualité d'individu. Il n'a ni responsabilité, ni dignité. Au milieu de la foule émergent les riches, les politiciens puissants, les bandits de grande envergure. Les autres ne sont qu'une poussière anonyme. »

Il faut renoncer à cette forme mesquine de l'individualisme, à la petitesse de l'égoïsme. Il faut surtout abolir la constitution de groupements créés pour faire prospérer des intérêts spéciaux au détriment de ceux de la collectivité, ce qu'on a vu souvent en France au moment des difficultés financières, lorsque les diverses associations

avaient pour unique préoccupation, pour seule raison d'être, dirions-nous, de ne pas contribuer aux charges publiques. La Révolution de 1789 est née en partie du scandale des Assemblées qui refusaient pour leur classe le paiement de l'impôt.

C'est autre chose de voir la société constituée en groupes rivaux, bourgeois et ouvriers, syndicats, fonctionnaires, car cette conception ne peut résider que sur l'idée de force, alors que l'individualisme repose sur des principes moraux. Le respect d'autrui amènera forcément celui d'une hiérarchie librement consentie et il convient d'éviter le dilemme posé par le maréchal Pétain : « L'autorité ne vient plus d'en bas. Elle est, en propre, celle que je confie et que je délègue. » J'ai dit que ma croyance était celle d'un chrétien et d'un démocrate, car si Bergson a pu définir la démocratie un grand effort en sens inverse de la nature, c'est également la définition du christianisme.

Faudrait-il donc adopter la loi de la force sous prétexte que dans la jungle la lutte pour la vie est inexorablement la règle naturelle ? Le peuple français, qui fut le professeur de droit de l'Europe et du monde et qui enseigna la justice à l'univers, ne saurait faire sienne la maxime de Bismarck : « La Force crée le Droit. »

LA RÉFORME DES MOEURS.

Il serait grand temps de cesser de croire qu'on obtient tout avec de l'argent, comme l'estiment les riches, ou par la violence, comme l'espère le peuple. La haine serait-elle donc plus puissante et plus persistante que l'amour ? Puisque l'humanité s'est groupée en factions qui obéissent à des slogans, à des mots d'ordre, ne serait-il pas possible que ces injonctions fassent appel aux meilleurs instincts de l'homme ? Méfions-nous de cette organisation de la haine, qui prétend se soumettre à la science, émet des considérations sur de prétendues lois historiques, ou

insiste pour asseoir ses fondations sur des préjugés de race : au fond, ce n'est que de l'orgueil, à moins que le calcul soit encore plus mesquin. Déjà le dindon de *Chantecler* s'écriait :

*Comme il sait indiquer que les haines de races
Ne sont jamais, au fond, que des haines de places.*

Écoutons le conseil que nous donna naguère Paul Bourget dans l'*Étape* : « Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies, en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'amour et la volonté. »

Demain surtout, il faudra se garder des mouvements de fureur. Les réformes accomplies après une défaite et sous l'influence de l'ennemi sont, pour cette raison, désastreuses. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de Mon Père », lisons-nous dans l'Évangile. Évitions aussi de repousser les ouvriers de la onzième heure. Des vengeances ne résoudre pas les problèmes, mieux, elles en feront surgir d'autres, peut-être plus angoissants. C'est ce qu'on envisage en France dès maintenant, témoin cette lettre datée du milieu d'octobre 1940 : « Nous voulons que les valeurs spirituelles demeurent, pour que l'esprit domine la matière, pour que l'amour soit vainqueur de la haine, et que ce ne soit plus la force et la violence qui règlent les rapports entre les hommes, mais la justice et la paix des hommes de bonne volonté. » Dans des circonstances aussi douloureuses, l'archevêque de Paris, M^{gr} Darboy, écrivait à Thiers, de sa cellule de Mazas le 13 avril 1871 : « Dans les crises aiguës comme celles que nous traversons, des représailles, des exécutions, quand elles ne toucheraient que deux ou trois personnes, ajoutent à la terreur des uns, à la colère des autres, et aggravent encore la situation. »

Je ne crois pas que l'on puisse rétablir l'harmonie et la concorde en France avec l'esprit de système. Il est bien plus nécessaire d'avoir une philosophie morale que de

s'inspirer d'une doctrine. « Les questions politiques, écrit André Gide dans son *Journal*, m'intéressent moins, et je les crois moins importantes que les questions sociales ; les questions sociales moins importantes que les questions morales. » Je n'attache, pour ma part, aucune importance à ce qu'on pourrait appeler les vices de nos institutions, estimant qu'il faut examiner le problème des réformes en moraliste plutôt qu'en sociologue. C'est Montesquieu qui a « créé l'illusion de tous les faiseurs de constitutions qu'on peut changer le monde par des articles de loi ». Il faut rappeler encore que le rapporteur de la loi qui « mettait en sommeil » la Constitution de 1875, M. Boivin-Champeaux, a eu le courage de le déclarer à l'Assemblée nationale : « La France est tombée moins à cause de l'insuffisance des textes que par la déficience des énergies et des âmes. »

Que ferait le raisonnement pour diriger la conduite des hommes qui suivent surtout leurs passions ? Le problème actuel n'est pas d'humilier d'autres compatriotes, sous prétexte d'une passion politique dont tous devraient comprendre aujourd'hui la vanité. La démocratie ne doit pas plus consister en esprit de revendication qu'en esprit de profit, comme ce fut précisément le cas au seuil de la présente guerre. Les textes religieux ont eu seuls quelque portée sur l'humanité, parce qu'ils tendent à améliorer les mœurs et nous convient à une ascension vers l'idéal. Tel n'est pas le cas des préceptes législatifs, des codes, et nous en trouvons la preuve dans ce fait que les êtres qui violent la loi civile invoquent d'autres textes législatifs, qu'ils déforment à leur guise, pour présenter leur conduite comme parfaitement raisonnable : les banquiers véreux connaissent admirablement les codes.

C'est notre époque qui aura vu fleurir notamment, parce qu'elle prétendait échapper à l'esprit religieux, les raisonnements sur l'homme basés sur des données nouvelles, empruntées à des sciences ou pseudo-sciences, telles que la biologie ou la sociologie. Le docteur

Alexis Carrel en constate amèrement les effets : « Devant les triomphes de l'intelligence, qui nous apporte la richesse et le confort, les valeurs morales ont naturellement baissé. La raison a balayé les croyances religieuses. » Admettons que les sciences servent à expliquer certains phénomènes, mais le danger pour elles, c'est de présenter sur le même plan le bien comme le mal, de considérer l'un et l'autre « comme des étiquettes sociales sans valeur ». Il faut même s'estimer heureux lorsqu'elles ne donnent point le pas au mal sur le bien : témoins ces linguistes qui s'extasiaient sur les fautes de langage.

Les valeurs sont tellement faussées que le même écrivain peut dire : « Les êtres humains ont apprécié d'être relevés, par une éducation purement intellectuelle, de la contrainte morale imposée par la discipline puritaine et par les règles religieuses. La vie moderne les a vraiment rendus libres. Elle les engage à acquérir la richesse par tous les moyens, pourvu que ces moyens ne les conduisent pas devant les tribunaux. C'est un changement radical d'orientation qui est indispensable. Jusqu'à présent les sciences ont été dominées par le mécanisme. Ce ne sont pas les sciences mécaniques, physiques et chimiques qui nous apporteront la moralité, l'intelligence, la santé, l'équilibre nerveux, la sécurité et la paix. » L'éminent médecin rejoint un grand sceptique, Anatole France, qui avait écrit dans le *Jardin d'Épicure* : « Demander une morale à la science, c'est s'exposer à de cruels mécomptes. C'est sur le sentiment seul que la morale repose naturellement. » Le même écrivain dit ailleurs, dans la *Vie littéraire* : « Croyez-vous que vos découvertes en physiologie et en chimie vous aient mis sur la voie d'une seule vérité morale ? Votre science ne peut aspirer à nous gouverner parce qu'elle est d'elle-même sans morale et que les principes d'action qu'on pourrait en tirer seraient immoraux. » A la suite des philosophes du xviii^e siècle qui avaient sapé l'idée religieuse, et parallèlement aux grandes découvertes scientifiques, il était fatal qu'on fit l'essai de

baser la vie sociale sur la science, ce fut la thèse chère à Renan. L'expérience est là : c'est une faillite.

Paul Bourget parle dans l'*Étape* de la « dangereuse erreur où tombent aujourd'hui tant de prêtres excellents, qui parlent couramment de réconcilier le Catholicisme, la Science et la Démocratie, comme si les deux derniers termes étaient d'un côté, le premier de l'autre. Tout au contraire, ce sont les deux premiers termes qui sont d'un côté, et c'est le dernier qui est de l'autre. Le Catholicisme n'a pas à être réconcilié avec la Science, à laquelle il n'a jamais été opposé, pour la simple raison que n'ayant pas le même objet, il n'évolue pas sur le même plan. Mais l'irréconciliabilité semble absolue entre la Science et la Démocratie, telle que la France la conçoit ». Je m'occupe ici de la Science et de la Religion : Bourget a raison dans l'abstrait, mais il n'en est pas moins vrai historiquement qu'à partir de la fin du xviii^e siècle on a prétendu les opposer.

Au fond, monsieur Bergeret était un sage : « Les changements de régime, disait-il, ne changent guère la condition des personnes. Nous ne dépendons point des constitutions, ni des chartes, mais des instincts et des mœurs. Rien ne sert de changer le nom des nécessités publiques. Et il n'y a que les imbéciles et les ambitieux pour faire des révolutions. » D'ailleurs, en dehors de « l'ordre nouveau », qui nous fait horreur parce qu'il est allemand, le régime de Vichy ne nous apporte rien d'original, mais quelque chose de connu et de dangereux. Après ce qu'il nomme lui-même une période d'affaiblissement, il prétend nous procurer une ère d'autorité. C'est l'éternelle histoire qui recommencerait : et la dictature suivrait la soi-disant anarchie, en attendant la révolution. Nous voulons autre chose, nous voulons que dans le malheur les Français retrouvent une affectueuse union.

La démocratie, selon la réflexion très juste de Bernanos, « devra obéir jusqu'à la fin à sa loi profonde : échapper à toute définition qui limite ; n'être qu'un cri de foi

vers l'avenir». Elle est, Clémenceau l'a dit, une « création continue ». Ce qui nous permet de répondre à l'objection inévitable : la démocratie, c'est l'idéal, mais l'homme est mauvais et n'est pas susceptible d'amélioration ; cette constatation, pour être en partie exacte, ne nous interdit pas l'effort. Devant une telle situation, il y a longtemps que le christianisme aurait dû renoncer à toute prédication, puisqu'il sait et enseigne que l'homme est né déchu et qu'il ne peut faire le bien qu'avec le secours de la grâce divine. La bonne volonté de l'homme n'est ni infinie ni très durable, est-ce une raison pour ne jamais faire appel aux bons sentiments de l'humanité ? Je renvoie ceux qui, dans leur découragement pensent ainsi, à une page de Julien Benda dans la *Trahison des Clercs* : « Cette application de tant de pasteurs modernes à affirmer l'imperfectibilité de la nature humaine apparaît comme une de leurs attitudes les plus singulières, si l'on songe qu'elle ne tend à rien moins qu'à prononcer qu'ils ont totalement cessé d'en connaître l'essence. Il est clair que, lorsqu'on voit des éducateurs, des moralistes, des directeurs d'âmes patentés promulguer, devant le spectacle de la barbarie humaine, que l'homme est ainsi, qu'il faut le prendre ainsi, qu'on ne le changera jamais, on est tenté de leur demander quelle est alors leur raison d'être. » Qu'on n'aille pas me dénoncer comme utopiste parce que, comme l'a dit Sainte-Beuve, je recherche « des choses justes et légitimes, et qui seront admises dans un temps plus ou moins prochain ». Je n'appartiens à aucun parti, je ne compte à aucun clan, et je veux conserver mon espoir et ma foi dans une humanité qu'on peut et qu'on doit régénérer.

Il convient d'autant plus d'insister que nous assistons à une forme impie de la barbarie. « A Rome, écrit Julien Benda, chez le peuple auquel la guerre avait donné l'empire du monde, non seulement chez Cicéron, chez Sénèque, chez Tacite, mais chez Virgile, chez Ovide, chez Lucain, chez Claudien, je ne vois pas un texte qui fasse

des instincts de proie la forme suprême de la moralité humaine.» En regard de cette affirmation, Jules Romains signale l'étrange aberration qui prétend dominer le monde : « Depuis le moyen âge, les conquérants nuisaient peut-être à la civilisation, mais ils ne prétendaient pas la mettre en cause. Ils attribuaient à des motifs de nécessité leurs excès et leurs crimes, mais ils ne songeaient pas un instant à les présenter comme des actions exemplaires, sur quoi les nations soumises étaient invitées à modeler leur morale, leur code, leur évangile.» Ainsi, parce qu'Hitler a possédé en nombre considérable des tanks et des avions, qu'il a inauguré une nouvelle et sanglante méthode de guerre, qui lui a réussi provisoirement, nous serions tentés de remettre en cause toutes nos valeurs spirituelles. Les Français qui préconisent l'adhésion à l'ordre nouveau sont des insensés ou des criminels, non pas seulement contre leur pays, mais ils prêchent contre le Saint-Esprit. Avec Georges Dumani, nous estimons, « qu'il n'y a pas d'ordre humain durable, s'il n'est sous le geste de Dieu ».

LE PEUPLE FRANÇAIS.

« Le peuple français, écrit Maritain, a un privilège, il peut digérer le malheur ; il sent en lui-même assez de ressources substantielles pour accepter d'être battu et pour avoir encore la force d'exister même quand il a perdu la face. Il garde toujours ses vertus de civilisation, de labeur patient et industrieux, d'humanité, de charité naturelle. Ces vertus peuvent se trouver sans emploi, comme il est arrivé depuis des années par la faute de la politique et de l'oligarchie des partis ; elles peuvent être un moment comme stupéfiées : elles subsistent toujours. »

En adoptant ainsi le point de vue d'un grand penseur, je ne prétends pas suivre les écrivains de parti, ceux qui trahissent au bénéfice d'une classe, je n'adopte pas une

thèse, celle de Romain Rolland, par exemple, pour qui « l'homme du peuple possède toutes les vertus, alors que la vilénie n'appartient qu'aux bourgeois », non plus que celle des marquis de Molière, de « ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun ». Mais avec Maritain encore, je me borne à affirmer que « l'instinct profond du peuple, quand il s'éveille dans la détresse a un discernement qui supplée à bien des carences ». Un grand ironiste, Bernard Shaw, nous convie à méditer une phrase terrible de vérité : « Les langues de feu sont descendues trop souvent sur des païens et des parias, laissant les hommes d'Église oints scandaliser l'Histoire comme des canailles mondaines. »

On a reproché au mouvement de la France Libre de ne réunir dans ses rangs que de petites gens. Il convient de relever le gant, car on l'a dit : « La France des humbles forme la trame la plus solide de la nation. » Il m'est arrivé au cours de ces études d'employer le mot de *masses*, peut-être parce qu'il est à la mode, mais je souscris bien volontiers à cette réflexion de mon ami Henri Focillon : « En France il n'y a pas de masses mais un peuple. Nous n'y voyons pas ces redoutables conglomerats d'animaux de l'espèce humaine, mus d'une seule voix, d'un seul geste par l'autorité absolue d'un homme-fétiche, d'un grand magicien, ou poussés aveuglément par l'instinct. »

La voix de Jacques Maritain vient encore une fois à la rescousse pour prendre la défense du peuple français : « Il a été vaincu, il n'était pas en décadence. Ce n'est pas son amour de la vie facile qui a causé la catastrophe, comme certaines déclarations officielles à la radio, à l'instant même de la demande d'armistice, l'ont cruellement suggéré. Il ne faut pas faire retomber sur ceux qui au moment de la mobilisation sont partis avec une si admirable dignité, des responsabilités qui incombent aux chefs, aux chefs de toutes les catégories et de tous les partis, et aux fautes de l'État-Major comme à celles des

politiciens. Il n'est pas vrai que l'écrasement de la France soit, ainsi que le prétendent les propagandes totalitaires, le signe d'une impuissance essentielle et d'un mal essentiel de la démocratie comme telle. Il n'est pas vrai non plus qu'elle soit le signe d'une décadence et d'une corruption qu'on imputerait au peuple français en particulier et à la démocratie française en particulier.»

Il est nécessaire de revenir sur cette question, d'autant plus que les Français Libres, par leurs critiques du Gouvernement de Vichy, ont été accusés de médire de la France. Et quelques étrangers de surenchérir. Il est assez facile à des gens qui regrettent de ne plus pouvoir aller s'amuser à *Tabarin* ou aux *Folies-Bergères* de proclamer que la France était pourrie. Julien Benda avait déjà noté cette jalousie qu'inspirait la France, dès 1925, dans *Délice d'Eleuthère* : « Les Français ne tiennent pas à être forts. Ils ne tiennent à l'être qu'assez pour conserver ce qu'ils ont et qu'on les laisse tranquilles. Ils tiennent à être heureux. Par là ils dressent contre eux à peu près tous les peuples, qui en sont encore à l'âge où l'on ne respecte que ceux qui gonflent, où on méprise ceux qui sourient. La France gêne le monde entier avec son entêtement à des valeurs dont il ne veut plus.»

C'est le maréchal Pétain qui a lancé le premier que la France avait été vaincue à cause du relâchement de ses mœurs. Pourtant dès le 25 juin, il déclarait : « La victoire dépend des effectifs, du matériel et des conditions de leur emploi. » Il est vrai qu'il ne tardait pas à se démentir lui-même et le 12 octobre il proclamait : « La défaite n'est, en réalité, que le reflet, sur le plan militaire, des faiblesses et des tares de l'ancien régime politique. » Mais c'est surtout dans ses appels des 20 et 25 juin 1940 que le chef de l'État montrait le bout de l'oreille : « Depuis la victoire, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur. — Notre défaite est venue de nos relâchements.

L'esprit de jouissance détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié. C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie.»

Ces rodomontades d'un militaire destinées à faire oublier ses responsabilités d'ancien généralissime et de membre du Conseil supérieur de la Guerre ont fini par scandaliser les Français de la métropole. Car la page qui va suivre n'émane pas de la France Libre, mais d'un périodique qui paraît à Clermont-Ferrand, *Les Documents Français*, dans son numéro 4 du mois d'avril 1941. Quoiqu'il ait comme collaborateurs Carcopino et Jacques Chevalier, nous pouvons supposer que ce numéro a été caché au chef de l'État, car l'article que nous allons reproduire renferme une critique cinglante des opinions du maréchal, y compris sur sa politique agricole.

« Pour expliquer comment la force militaire et l'armature politique de notre pays s'étaient rapidement effondrées, lisons-nous, des publicistes présomptueux ont incriminé un à un tous les aspects de notre civilisation et déprécié une à une toutes les catégories de notre patrimoine. Ils ont accusé pêle-mêle la littérature, les arts, la cuisine, l'école, le music-hall, le souvenir de Mazarin, les films de Fernandel, le tracé de la ligne Maginot, la méthode de Descartes, les confessions de M. Gide, l'esprit religieux et la déchristianisation. On nous a accusés à la fois de ne pas savoir cultiver la terre et de lui faire produire de trop bonnes choses, d'être les survivants d'un monde périmé et d'avoir porté l'art de vivre à une trop grande perfection. On nous a reproché de ne pas savoir tirer parti de notre industrie et on nous a conseillé de la détruire tout à fait. Tandis que le Chef de l'État nous invitait à accomplir avec lui une révolution nationale, des conseillers indiscrets nous pressaient, en guise de prélude, de jeter aux abîmes tout ce qui fait l'irremplaçable originalité de notre peuple. Il ne faut point s'étonner que les esprits sans doctrine aient achevé, sous le coup, de divaguer. Il est plus alarmant que des écrivains, gardiens par

métier de notre héritage intellectuel, se soient installés dans la défaite comme dans un climat. On dirait que la débâcle les détache de la France ou qu'elle a coupé les liens naturels qui auraient dû les attacher plus solidement au sol de la patrie et à son histoire. Les valeurs qu'ils célèbrent et auxquelles ils se raccrochent ne sont plus des valeurs françaises : ce sont des abstractions dénationalisées. C'est ce qui en fait l'insuffisance et la pauvreté. C'est ce qui donne à tant d'écrits leur caractère de négation stérile et de récrimination rétrospective. C'est ce qui explique aussi la méfiance du public à l'égard de tant d'hommes acharnés à s'imposer comme des guides spirituels, alors que leur propre désarroi éclate aux yeux des moins avertis. Une nation ne se restaure pas en se reniant, elle ne se relève pas en s'abaissant : elle ne reprend pas confiance en se dénigrant ; elle n'éduque pas sa volonté en célébrant ses abandons ; elle n'affirme pas son droit de vivre en démolissant ses gloires et ses grandeurs. Si elle supporte courageusement la défaite, elle ne s'y délecte pas. Si elle paie loyalement la rançon de ses fautes, elle ne chérit pas ses humiliations. *Une débâcle militaire et politique doit s'expliquer d'abord par des raisons politiques et militaires.* La première condition du succès sur le chemin de la rénovation est que les conséquences soient correctement rattachées aux causes pour que l'on corrige celles-là en agissant sur celles-ci. Notre but est de combattre la manie d'abaissement qui a saisi certains et dont le pays est la seule victime.»

Une autre protestation s'est élevée de France même contre les accusations de paresse prodiguées contre les ouvriers français. Wladimir d'Ormesson écrit dans le *Figaro* : « Si l'on osait dire que le Français n'est pas travailleur, toute son histoire serait là pour protester. Le peuple français est, au contraire, l'un de ceux qui ont le plus besogné ici-bas. Le domaine qu'il s'est taillé, la trace qu'il a marquée sur toutes les routes du globe, l'influence qu'il exerce, l'œuvre qu'il a accomplie célèbrent son

activité et son labeur. Le Français n'est ni un nonchalant qui aime à se chauffer au soleil ni un rêveur qui se plaît à des méditations.»

Sur les principes généraux enfin, les clercs sont d'accord. C'est Julien Benda qui écrit : « On ne saurait s'exalter sur cette conception de l'État, discipliné à la prussienne, où chacun à son poste et sous les ordres d'en haut, travaille à la grandeur de la nation, sans qu'aucune place soit laissée aux volontés particulières.» Plus récemment M. René Avord déclarait : « Peut-on, à la longue, gouverner un grand pays, comme si, selon le mot de Valéry, le peuple n'avait pas à se mêler de ce qui le regarde ? Les doctrines réactionnaires, à supposer qu'elles soient réalisables à notre époque, ne susciteraient-elles pas l'opposition irréductible d'une partie du peuple français, aussi peu résigné à la réaction cléricale qu'au totalitarisme païen ? »

Mais pour la France en particulier, il convient de ne pas négliger les masses en temps de crise, parce qu'elles ont prouvé qu'elles avaient le sens national, et, ne l'oublions pas, l'instinct national est plus précis que tous les calculs. Jacques Bainville, qui a écrit que « le loyalisme n'était pas toujours la vertu des aristocraties, ni des grands », donne ce détail « qu'avant Bouvines, Philippe-Auguste convoqua ses Français à la lutte contre l'autocratie et contre la réaction féodale, complice de l'étranger ». Plus tard, Louis XVI écrivait peu après son avènement : « Qu'ont donc fait les grands, les États de province, les Parlements, pour mériter leur déchéance ? » Sur une période plus douloureuse de notre histoire, au cours de laquelle l'Allemand occupait notre pays, il convient d'enregistrer le témoignage du même historien, peu suspect de sympathie particulière pour la Commune : « L'humiliation du défilé de troupes allemandes dans Paris après la signature des préliminaires de paix, bien que limité aux Champs-Élysées, et d'une durée de quelques heures seulement, compta parmi les causes de

la Commune.» Sur quoi s'appuie Bainville? Sur une affirmation de Thiers, qui déposa ainsi devant la commission d'enquête : « L'entrée des Prussiens à Paris a été une des causes principales de l'insurrection. Je ne dis pas que sans cette circonstance, le mouvement ne se serait pas produit, mais je dis qu'elle lui a donné assurément une impulsion extraordinaire. »

Le manant a supporté la féodalité aussi longtemps, parce que la noblesse se battait sans lui et pour lui. Mais maintenant, quelle hypocrisie de prêcher que la masse est bonne à faire de la chair à canon en temps de guerre et à obéir sans donner son avis en période de paix! Car il est un fait nouveau qui nous permet d'élever la voix : autrefois les guerres ou les révolutions n'affectaient qu'un nombre restreint d'individus, on peut même dire que le petit peuple n'en souffrait que par accident, et « l'on n'arrachait pas le laboureur à la glèbe pour le mener à l'ost ». A l'heure que nous vivons, il serait criminel de ne pas reconnaître des droits aux masses, « car ce sont bien les masses qui font la guerre, les masses de gens pauvres et simples qui en souffrent le plus, qui supportent les coups ». Et ce sont encore elles qui vont remplir les camps de concentration et les prisons de la Gestapo, qui inscrivent des noms au martyrologe de la patrie. Déjà Huysmans pensait à « ceux que Dieu n'a pas créés pour être pilés à coups de canon, en temps de guerre, pour être exploités, dévalisés, en temps de paix, par les négriers du commerce et les brigands des banques ». Et l'on recommencerait plus tard l'expérience, en « habillant le chômeur en militaire, pour une nouvelle guerre de la Justice et du Droit ». Ajoutons que le petit peuple fait la guerre sans toujours comprendre, donc avec désintéressement. Au moment de la mobilisation pour l'affaire de Tchécoslovaquie, un reporter parisien notait que les soldats partaient sans enthousiasme, mais sans récriminations. Le directeur de son journal, nous dit Géraud Jouve, « qui avait écouté ce rapport avec des signes croissants

d'impatience et de contrariété, s'écria en haussant les épaules : « On voit bien que ces gens-là n'ont rien à perdre. » Le peuple a été trompé par ses élites et c'est pourquoi je souscris à cette réconfortante pensée de François de Curel dans la *Viveuse et le moribond* : « C'est Dieu qui donne la victoire aux imprévoyants contre ceux qui n'ont rien abandonné au hasard. C'est Sa main toute-puissante qui donne un coup de pouce aux événements lorsqu'Il veut sauver un peuple que l'impéritie des gouvernants a mis en péril. »

Nous concluons par cette parabole des Évangiles : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui faisait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été invités aux noces et ils ne voulurent pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs en disant : Dites aux conviés : Voilà que j'ai préparé mon festin ; on a tué mes bœufs et mes animaux engraisés ; tout est prêt, venez aux noces. Mais ils n'en tinrent pas compte, et ils s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son négoce ; et les autres se saisirent des serviteurs, et après les avoir injuriés, ils les tuèrent. Le roi, l'ayant appris, entra en colère, il envoya ses armées, extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : le festin des noces est prêt, mais les conviés n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. Ces serviteurs, s'étant répandus par les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons ou mauvais ; et la salle des noces fut remplie de convives. »

Gaston WIET.

PARIS PENDANT L'OCCUPATION.

Nous autres Parisiens sommes si habitués à l'aspect de notre ville que nous ne remarquons plus avec autant d'acuité tous les changements que l'occupation y a apportés.

Et pourtant ils sont profonds, d'autant plus troublants qu'après le premier choc de juin 1940, ils ont progressé insensiblement ; d'autant plus cruels qu'ils s'insinuent lentement dans les moindres détails.

Les jours venant après les jours, les heures après les heures, nous voyons moins toutes ces modifications. Où est la belle ville, si insouciante jusque dans ses soucis, où l'on respirait un air léger et vif, une spiritualité qui vous prenait au cœur sitôt le pied mis sur le trottoir de la gare de Lyon ?

Maintenant, la guerre pèse sur les gens et sur les choses d'un poids qui pour être familier n'en est pas moins écrasant.

Les horizons n'ont pas changé : la Seine ouvre toujours doucement ses deux bras pour mieux étreindre la cité, le Panthéon élève toujours la sagesse de ses colonnades ; de la Concorde à l'Arc de Triomphe, c'est toujours la même montée douce et triomphale, avec un soleil qui n'a pas perdu l'habitude de se coucher derrière l'arche de gloire ; si Montmartre grouille moins, il n'en a pas pourtant perdu son pittoresque secret.

Mais si ces aspects extérieurs sont à peu près identiques, l'esprit a changé, cet esprit qui flottait naguère si légèrement autour de chaque chose.

Mais avant que de démêler des aspects moraux, peut-être vous plairait-il de faire connaissance avec quelques-uns des nouveaux visages de la rue.

Dès la gare, changement total. Si vous arrivez de nuit, vous ne devinez que la silhouette des sentinelles qui gardent les issues, baïonnette au canon, les files indistinctes des voyageurs attendant devant les bureaux de l'octroi leur tour de payer les droits pour les produits alimentaires qu'ils rapportent de la campagne.

La cour est un trou noir où s'agitent confusément des ombres quêtesuses : «Porteur à domicile...», «Vélo-taxi...», des mains se tendent dans la nuit qui cherchent à vous débarasser de vos valises.

C'est le silence presque total ; pas une auto, pas un autobus pour le rompre, seulement le bruit des pas hésitants de ceux qui cherchent à tâton l'entrée du métro.

Dans les couloirs souterrains la lumière est à peu près normale et l'odeur n'a pas changé.

Naturellement, surtout à l'arrivée des trains, les rames sont bondées. S'y entasser avec des valises nécessite une force peu commune. Aux passages à l'air libre, les lumières s'éteignent. Le métro cahote et grince car l'huile commence à manquer et parfois, pour la même raison, les portières ferment mal.

Les officiers et soldats des troupes d'occupation voyagent librement en métro. Ils payent, paraît-il, à la compagnie une somme forfaitaire, mais ne prennent pas de billets aux guichets.

Ils sont nombreux en première et même en seconde, et, pour le voyageur qui arrive de la zone non occupée, le métro est le premier point de contact — particulièrement étroit étant donné la bousculade — avec les troupes d'occupation.

Arrivé à votre station, vous sortez à nouveau dans une nuit profonde, hésitant même si vous êtes un familier des lieux, pour savoir s'il faut tourner à droite ou à gauche. Enfin, vous

devinez votre porte, vous entrez dans un escalier dont les lumières sont sévèrement bleuies, vous fourgonnez à tâton dans votre serrure, vous êtes enfin chez vous. Il était temps, l'heure du couvre-feu approche.

Dès le lendemain, le nouvel arrivant décroche son téléphone et passe à grands tours de cadran la revue de ses amis et connaissances, transmettant aux uns et aux autres les messages verbaux qu'il rapporte de zone libre. Précieuses et fraîches nouvelles : les invisibles interlocuteurs s'émeuvent en pensant à la petite fille qui a grandi, à la grand'mère qui souffre d'une bronchite.

En ces temps où les moyens de transport sont pénibles et interminables, le téléphone n'a jamais rendu tant de services. Grâce à lui on peut garder le contact. Si, après tant d'autres choses, lui aussi s'arrêtrait ou était restreint, ce serait la rupture du dernier lien de la vie d'autrefois.

Après cette tournée immobile, l'enfant prodigue se précipite dans la rue. Il veut tout voir et pour qui rentre après une longue absence les spectacles ne manquent pas.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'abondance des panneaux indicateurs. Pour ne pas se perdre, les Allemands en ont hérissé Paris. Sur certains poteaux, comme en face de l'Opéra ou en face de la Madeleine, il n'y a pas moins de vingt pancartes, peintes en noir sur blanc, indiquant les directions les plus lointaines comme les plus proches.

Quoique très restreinte, la circulation est encore assez importante, car il roule un assez grand nombre de voitures et de camions militaires. Les uns comme les autres respectent du reste scrupuleusement les signaux lumineux qui sans ces autos ne serviraient guère qu'à arrêter les bicyclettes ou les fiacres.

Ces fiacres dont on a tant parlé, sont assez nombreux. Ils sont traînés par de maigres chevaux, et le cocher, généralement, en chargeant ses clients se préoccupe de la destination pour

savoir « si ça ne monte pas trop, à cause de Cocotte qui n'a plus beaucoup de forces... »

Place de l'Opéra, des barrières blanches barrent l'entrée de la rue du Quatre-Septembre et l'entrée de l'avenue de l'Opéra. Ici se trouve, comme l'indique un énorme bandeau la « Kommandantur du Grand Paris ».

La rue de Rivoli est également en partie barrée. Des drapeaux à croix gammée pendent de nombreuses maisons. Au ministère de la marine, des marins montent toujours la garde, mais ils ont changé d'uniforme, tandis que de l'autre côté de la rue Royale, ce sont des soldats qui sont en faction devant le Crillon.

Le Faubourg-Saint-Honoré est barré lui aussi aux voitures françaises, car la Luftwaffe s'est installée dans l'ancien immeuble de la parfumerie Roger et Gallet.

Un peu partout, « interdits aux civils » se trouvent les restaurants et les cafés réservés à la troupe. Aux Champs-Élysées, le cinéma *Normandie* est devenu le plus grand des « Soldatenkino », tout comme, avenue de Wagram, *l'Empire* est un théâtre pour la troupe. Quelques barrages encore avenue George V, avenue d'Iéna ou avenue Kléber : les uns pour les piétons et voitures, les autres pour les voitures seulement.

L'Élysée est vide ; on en repeint pourtant les portes. A la Chambre des députés, quelques « ci-devant » viennent encore chercher leur tabac à la buvette. Le Sénat, réquisitionné, a dû se transporter dans un deuxième étage de la rue Guynemer.

Devant tous les édifices occupés par les Allemands, les relèves de garde se font aux heures prescrites avec cet automatisme qui dénote un entraînement constant.

A 12 h. 30, un détachement, musique en tête, remonte les Champs-Élysées jusqu'au tombeau du soldat inconnu et en redescend une demi-heure plus tard. Devant et derrière, des

voitures militaires déblaient le passage ; quelques agents français sont de faction sur les trottoirs.

Dans le centre, notre revenant se heurte à une forte proportion de militaires de toute arme et de tout grade. Mais, sitôt qu'il s'éloigne des principales artères, surtout vers la rive gauche, il retrouve son Paris familier.

Mais tout y est sans sourires. La grande inquiétude du monde s'est installée dans la ville la plus insouciante de la terre.

Georges MOREZ.

(*La Tribune de Genève.*)

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

POSITIONS

COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION SOCIALE

UNE PAGE D'HISTOIRE-RESPONSABILITÉS-POSITIONS

AVEC UNE PRÉFACE

DE

GASTON WIET

Tous les Français, tous les amis de la France
liront avec passion cet ouvrage d'une sin-
cérité absolue.

Un fort volume de 1x + 215 pages in-8°

sur papier R. D. C. **P. T. 25**

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

LE
THÉÂTRE ÉGYPTIEN

DU

D^r ÉTIENNE DRIOTON

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

- Un ouvrage magistral sur une région encore inexplorée de l'égyptologie qui intéresse également l'histoire générale de la littérature
- Livre indispensable au savant comme à l'homme cultivé
- Avec un chapitre réédité.

Le volume sur papier *R. D. C.* **P. T. 25**

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

Aux éditions de la R. D. C.

PROCHAINEMENT

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

(H. BERGSON ENTRE 1871 ET 1941)

PAR

ALEXANDRE PAPADOPOULO

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Ceux qui ont suivi dans nos pages les chapitres de cette œuvre voudront en conserver un exemplaire dans leur bibliothèque.

- * LES CHAPITRES PUBLIÉS ONT ÉTÉ AUGMENTÉS, REVUS ET CORRIGÉS.
- * DEUX IMPORTANTS CHAPITRES DE CONCLUSION : Bergson et son temps (les bergsonismes et leur influence sur le moral de la France) — Bergson et tous les temps. Des jugements d'ensemble.
- * UNE INTRODUCTION.

Un fort volume de 300 pages in-8°

Édition de luxe sur pur fil Lafuma, numérotée..... P. T. 120

Édition sur papier R. D. C..... — 45

CENT EXEMPLAIRES ORDINAIRES ET CINQUANTE DE LUXE
SERONT SEULEMENT MIS EN VENTE EN ÉGYPTÉ

SOUSCRIVEZ DIRECTEMENT À LA REVUE

LES ÉDITIONS

DE

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis que les circonstances ont privé le public du Moyen-Orient des livres publiés en France, *La Revue du Caire* a fait son possible pour développer et multiplier les éditions de livres français. Cependant, et malgré la demande, *La Revue du Caire* se refuse à publier des ouvrages qui ne seraient pas de nature à honorer n'importe quelle grande maison d'édition de Paris. Notre premier souci est de maintenir le haut niveau d'estime que le public d'Orient a été habitué à porter à l'édition française.

Voici, après *Le Théâtre Égyptien* de ÉTIENNE DRIOTON et *Positions* de GASTON WIET un ouvrage qui fera sensation —————>

Une surprise de la R. D. C.

à ses lecteurs

Morceaux choisis d'auteurs français pour 1942

Le livre qu'on attendait de l'esprit français
et qui manquait...

- *Il vous fera rire aux larmes...*
- *Il vous touchera profondément...*
- *Il satisfera vos goûts littéraires...*
- *Et posera à votre conscience tous les
problèmes d'aujourd'hui.*

BIENTÔT DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis un an, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis un an tous les numéros de la *R. d. C.* ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

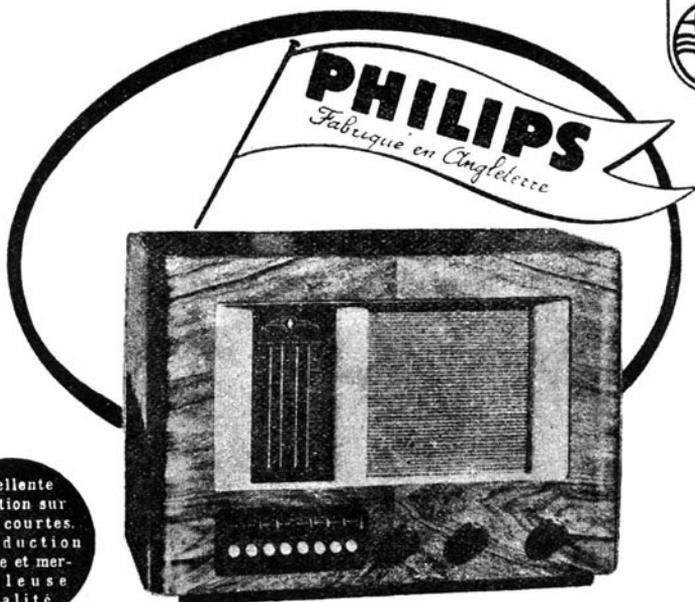
Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.



Votre vieil appareil de radio est trop bruyant...

*il ne capte pas
les stations que
vous désirez...*

Remplacez-le par un récepteur moderne parfait



Excellente
réception sur
ondes courtes.
Reproduction
parfaite et mer-
veilleuse
tonalité.

Modèle 151 AL "Bandsread" à bandes étalées

DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION AUX REVENDEURS AUTORISÉS PHILIPS

PHILIPS ORIENT S.A.

34 Sh. Gameh Charkass
Tél. 49988* LE CAIRE

10 Sh. Sesostris
Tél 20205 ALEXANDRIE

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,
GASTON WIET.

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.